



REVUE DE PRESSE

UN WEEK-END À L'EST

LE FESTIVAL
DES CULTURES
DE L'EST
7^E ÉDITION

DU 22 AU 27
NOVEMBRE 2023
À PARIS

DÉBATS D'IDÉES
ARTS VISUELS
CINÉMA
LITTÉRATURE
MUSIQUE



TBILISSI

SOMMAIRE

PRESSE ÉCRITE

- 16/11/23** **La Vie** | Marie Chaudey (Reportage à Tbilissi + Nana Ekvtimishvili et Iva Pezuashvili)
- 16/11/23** **Le Point** | Christophe Ono-dit Biot
- 22/11/23** **Télérama** | Annonce du festival + annonce du concert avec Lisa Batiashvili et Giorgi Gigashvili
- L'Officiel des spectacle** | Annonce en première de couverture
- 23/11/23** **Le Monde** | Maroussia Dubreuil (reportage à Tbilissi)
- Marianne** | Anne Dastakian
- L'Obs** | Annonce
- 24/11/23** **Les Echos Week-end** | Annonce
- 25/11/23** **Libération** | Annonce
- 26/11/23** **Le JDD** | Éric Naulleau (sur Iva Pezuashvili, Tamta Mélachvili et Nana Ekvtimishvili)
- Dec. 23** **Les Cahiers du cinéma** | Entretien d'Elene Naveriani par Vincent Poli
- Les Cahiers du cinéma** | Élie Raufaste (sur *Blackbird Blackberry*)
- 13/12/23** **Le Monde** | Maroussia Dubreuil (sur Elene Naveriani)
- Télérama** | Entretien d'Elene Naveriani par Frédéric Strauss
- Télérama** | Samuel Douhaire (sur *Blackbird Blackberry*)

RADIO

- 19/11/23** **Europe 1** | Annonce du Festival par Nicolas Carreau (à partir de 55m30)
- 24/11/23** **France Culture** | *Les Matins* par Guillaume Erner
Emmanuel Carrère | Entretien en direct en première et deuxième partie
Nana Ekvtimishvili RDV à 8h | Entretien en direct en deuxième partie

TV

- 21/11/23** **Canal +** | Annonce dans *Viva Cinéma*

WEB

11/10/23	Actualitté Ugo Loumé
20/10/23	Actualitté Clément Solym (Lisa Batiashvili, au violon et Giorgi Gigashvili)
27/10/23	Arts Hebdo Médias NS
30/10/23	Actualitté Victor de Sepausy (sur le film d'Elene Naveriana)
02/11/23	Beaux-Arts Magazine (web) Maïlys Celeux-Lanval
06/11/23	Actualitté Annonce Actualitté Victor De Sepausy
08/11/23	Actualitté NS (Géorgie, la Voix des femmes)
14/11/23	Le Film Français Annonce Actualitté Mention dans un article sur la Géorgie
16/11/23	BibliObs Annonce
17/11/23	Beaux-Arts Magazine (web) Malika Bauwens BibliObs Tribune de Zurab Karumidze
20/11/23	BibliObs Tribune d'Iva Pezuashvili Livres Hebdo (web) Léon Cattan L'Obs (web) Annonce Radio France (web) Annonce
21/11/23	BibliObs Tribune de Kéthévane Davrichewy Actualitté Hocine Bouhadjera Le Bonbon Maria Sumalla
22/11/23	Marianne Anne Dastakian Crash Magazine Alain Berland Actualitté Victor de Sepausy

23/11/23 **Le Quotidien de l'Art** | Jade Pillaudin

23/11/23 **Philosophie Magazine (web)** | Cédric Enjalbert

25/11/23 **Actualitté** | Nicolas Gary

27/11/23 **Zone Critique** | Entretien de Temur Babluani par Guillaume Narguet

Artistik Rezo | Annonce

03/12/23 **Actualitté** | Annonce du pays invité pour l'édition 2024)

13/12/23 **Marianne (web)** | Anne Dastakian (sur *Blackbird Blackberry*)

15/12/23 **En attendant Nadeau** | Jean-Yves Potel

PRESSE ÉCRITE

culture



LITTÉRATURE

À Tbilissi, des auteurs sur la brèche

Alors que le festival parisien Un week-end à l'Est met à l'honneur la capitale de la Géorgie, le milieu culturel s'y rebiffe contre une mise au pas du gouvernement inféodé à Moscou et espère en l'Europe.



La romancière
et cinéaste Nana
Ekvtimishvili
aux fenêtres de
l'association
Ezotopia, à Sololaki,
dans le vieux Tbilissi.

ouvragé courent le long des murs, comme partout dans la ville, à laquelle elles donnent des airs de petit Istanbul.

UN PETIT PAYS SOUS HAUTE TENSION

« Mais on appelle aussi ces endroits des cours... italiennes, depuis la vague du cinéma néoréaliste, fascinés que nous étions par ce qui venait d'Europe, en pleine période soviétique, alors que nous n'avons jamais été attirés par un quelconque mode de vie moscovite », assène Nana Ekvtimishvili. Et vlan ! à peine le temps d'entamer la conversation qu'on est déjà dans le vif du sujet. Plus de 30 ans après l'implosion de l'URSS, la petite Géorgie (3,7 millions d'habitants) est sous haute tension. Gagné par une sorte de schizophrénie, le pays est tiraillé entre les manœuvres du gouvernement inféodé à Moscou et la volonté affichée par 80 % des citoyens de devenir pleinement Européens en entrant dans l'UE.

L'association socioculturelle Ezotopia où nous nous trouvons hisse les couleurs : étoiles européennes accolées à la croix de saint Georges, sans oublier la bannière jaune et bleue de l'Ukraine en guerre – l'opinion publique ici soutient massivement Kyiv contre l'ogre russe. Ezotopia accueille chaque semaine des réunions de réfugiées ukrainiennes qui continuent de fabriquer des filets de camouflage pour leurs soldats. Quant au populaire petit restaurant de spécialités géorgiennes qui se déployait dans la cour, il va bientôt laisser la place à des séances de cinéma en plein air, pour soutenir le milieu culturel de la capitale, désormais dans le collimateur du gouvernement.

Nana Ekvtimishvili a grandi dans une banlieue pauvre de Tbilissi, hérissée de tours, où sa mère enseignait. Ce quartier de Gldani est le décor de son roman *le Verger de poires*, où les orphelins d'un asile d'aliénés, après avoir subi toutes les brutalités héritées du communisme soviétique, se retrouvent finalement adoptés par des couples de riches Américains – le jeune héros se fera la belle à l'aéroport... Nana Ekvtimishvili écrit depuis toujours des histoires et raconte n'avoir jamais vraiment décidé de sa vocation d'autrice, vu les temps mouvementés qu'elle a vécus. « Depuis l'adolescence, j'ai l'impression que j'ai toujours eu à batailler pour plus →

En langue géorgienne, le mot *ezo* désigne la cour intérieure, héritée des caravansérails d'autrefois, qui accueillait sur la route de la soie les nomades aux cultures mêlées, entre Europe et Asie. La romancière et cinéaste Nana Ekvtimishvili nous a donné rendez-vous dans un de ces périmètres chers à son cœur, sur les pentes du quartier de Sololaki, le plus vieux de Tbilissi, qui cède aujourd'hui aux charmes de la gentrification – attirant bars et terrasses. Un portail ouvre sur une grande cour, où un arbre acoquiné à une treille rayonne dans la splendeur de l'automne géorgien – il fait 25 °C et le ciel est d'un bleu arrogant. On a ici un condensé du pays de cocagne que les poètes caucasiens ont chanté depuis la nuit des temps. Des merles viennent chaparder le raisin noir, sous l'œil alangui des chats qui font la sieste. De magnifiques galeries de bois

important que moi-même. La Géorgie postsoviétique était en proie aux violences, aux pénuries, il fallait faire face. » Elle avait 13 ans à l'indépendance du pays en 1991, a traversé la guerre civile (« provoquée par les menées de Moscou », précise-t-elle). Les régions d'Abkhazie et d'Ossétie du Sud firent sécession en 1992, appuyées par le Kremlin. Une seconde guerre en 2008 a permis à la Russie de resserrer son emprise sur les deux entités séparatistes : 20 % du territoire géorgien demeure ainsi sous contrôle russe. « Les griffes de Poutine ne sont qu'à 40 km d'ici », souligne Nana Ekvimishvili.

LA CULTURE MISE AU PAS

À 20 ans, elle est partie faire des études de cinéma en Allemagne, a longtemps vécu à Berlin, suivant toujours de près les événements dans son pays : la « révolution des roses » en 2003, la libéralisation socio-économique à vitesse grand V par le Premier ministre pro-occidental Mikhaïl Saakachvili, dit Micha. Avant que la corruption ne le rattrape et qu'arrive au pouvoir en 2012 le milliardaire Bidzina Ivanichvili, oligarque géorgien qui doit sa fortune à Vladimir Poutine. Depuis la cour d'Ezotopia, on aperçoit à la verticale, au sommet de la colline, le palace tout en vitres du magnat – genre terminal d'aéroport – qui surplombe la ville.

Le milliardaire n'est pas resté très longtemps sur le devant de la scène, préférant laisser aux manettes son parti, le Rêve géorgien, lequel a opéré en une dizaine d'années un habile glissement prorusse... Au grand dam de la société civile et d'une jeune génération qui ne voit son salut que dans une démocratie intégrée à l'Union européenne : « Les murs de la ville parlent pour nous », clame l'écrivaine. Sur l'avenue Roustaveli, la grande artère centrale, comme dans les ruelles des quartiers plus branchés, les graffitis pullulent, qui envoient au diable Poutine et son régime – « Russie État terroriste », « la Russie tue », « Fuck Russia », « Popo pas mon ami »... En contrepoint, les couleurs de l'Ukraine claquent avec ostentation, tout comme l'affirmation « Nous sommes l'Europe » assortie du drapeau de l'UE mais aussi de l'emblème de l'Otan – la boussole blanche sur fond bleu. Ambiance particulière, quand on sait par ailleurs que près de 100 000 citoyens russes ayant fui la guerre de Poutine vivent désormais dans la capitale géorgienne. Accusés aujourd'hui plus ou moins directement d'être une cinquième colonne...



Festival Un week-end à l'Est

Du 22 au 27 novembre à Paris, la 7^e édition du festival est consacrée à Tbilissi, capitale de la Géorgie. On y retrouvera l'écrivaine et cinéaste Nana Ekvimishvili, marraine de la manifestation, ainsi que le jeune romancier Iva Pezuashvili, en compagnie de dizaines d'auteurs, cinéastes, plasticiens, musiciens géorgiens. Sans oublier une carte blanche à l'écrivain Emmanuel Carrère. ● weekendalest.com

Remontés face à la complaisance de leur gouvernement envers le Kremlin (les sanctions économiques occidentales sont contournées, les liaisons aériennes ont repris entre Tbilissi et Moscou...), les Géorgiens ont manifesté en masse au début de l'année pour forcer le retrait d'une loi d'inspiration poutinienne contre les supposés « agents de l'étranger ». Ils ont reçu pour l'occasion l'appui de leur présidente, Salomé Zourabichvili – elle-même née en France et proeuropéenne – qui a peu de pouvoir mais une aura internationale. Le milieu de la culture qui fonctionne avec des subsides de l'UE se retrouve désormais en première ligne, face à une tentative de mise au pas plutôt brutale, menée depuis 2021

« Les murs de la ville parlent pour nous. » Nana Ekvimishvili en compagnie du romancier Iva Pezuashvili.





par la nouvelle ministre du Rêve géorgien Téma Tsouloukiani. Une coupeuse de têtes. Ainsi la pétillante Natasha Lomouri, directrice de la Maison des écrivains depuis plus de dix ans, s'est-elle fait virer par un coup de fil en août. « *Sans la moindre explication* », confie celle qui n'était pas à la botte. Blessée, la quarantenaire a du mal à encaisser le choc, compte tenu du titanesque chantier qu'elle a mené au 13 de la rue Matchabeli.

La splendide bâtisse Art nouveau, qui abritait déjà la très stalinienne Union des écrivains des temps soviétiques, avait besoin d'être définitivement modernisée. Natasha Lomouri a non seulement restauré les murs et aménagé le vaste jardin attenant autour pour y lancer un « Café Littera », mais elle y a aussi fait vivre un prestigieux lieu d'accueil d'auteurs en résidence, organisé des partenariats financiers essentiels pour la traduction, des festivals ouverts sur le monde. Un pari réussi. À tel point qu'en signe de protestation, les écrivains se sont retirés du lieu, qu'ils boycottent désormais. Comme leurs collègues du cinéma l'ont fait pour le Centre national géorgien du film, lui aussi repris en main par le gouvernement – un alternatif Institut du film géorgien a vu le jour, qui regroupe désormais les 400 rebelles du milieu du 7^e art. Tous les secteurs de la culture sont touchés : les musées, le théâtre, la musique, mais aussi la science et la recherche. L'association d'auteurs Pen International vient tout juste de publier une vaste enquête intitulée *la Mise au pas de la culture géorgienne*, qui fait froid dans le dos. Comment ne pas voir aussi dans la croisade du gouvernement le moyen de saboter toute candidature à l'Union européenne, quand les critères d'entrée exigent la liberté d'expression ?

ÊTRE GÉORGIEN AUJOURD'HUI

Rien d'étonnant aux yeux du jeune écrivain Iva Pezuashvili, 33 ans, qui souligne que cette tactique fait partie de la guerre hybride menée par Moscou. « *En Ukraine, Poutine a envahi le terrain. En Géorgie, il a infiltré l'État. Nous sommes désormais face à un régime quasi autoritaire, qui marche à l'intimidation, selon les bonnes vieilles méthodes.* » Iva Pezuashvili est l'auteur d'un premier roman satirique et cinglant intitulé *le Bunker de Tbilissi* – le bunker désignant localement le pestilentiel trou à ordures dans les HLM de l'ère soviétique, dont la puanteur poursuit les personnages du roman où qu'ils aillent... Plus de 30 ans après, menaces, pressions, corruption ont résisté ici aux tentatives de démocratisation.

En septembre, Nana Ekvimishvili est rentrée de Berlin pour se réinstaller à Tbilissi, persuadée que son pays traverse un épisode crucial, et plus battante

que jamais en faveur des valeurs européennes. Mais elle explique aussi avec émotion vouloir donner à ses deux filles une éducation vivifiée par la culture géorgienne : un sens majeur de l'hospitalité, une confiance généreuse en l'humanité, incarnée à ses yeux par le peintre primitiviste naïf Niko Pirosmani (1862-1918). « *Le peuple géorgien mérite l'entrée dans l'UE. Nous avons besoin de l'Europe, mais je pense que l'Europe blasée a aussi besoin de nous...* » La toute récente déclaration de la présidente de la Commission Ursula Von der Leyen, qui « recommande » pour la Géorgie l'octroi du statut de candidat à l'adhésion à l'Union européenne, l'a mise en joie. Même s'il faut désormais attendre décembre pour connaître la décision définitive des 27. Et même si le parcours qui s'annonce est (ô combien !) semé d'embûches. ●

TEXTE MARIE CHAUDEY

PHOTOS DINA OGANOVA POUR LA VIE

À LIRE

ROMAN NANA EKVIMISHVILI LE VERGER DE POIRES



🔪🔪🔪 L'héroïne du récit, Lela, est une jeune femme qui est restée à demeure dans « l'école des idiots », héritée de l'Union soviétique – une institution pour les enfants handicapés et abandonnés où d'immenses violences subsistent. Et c'est son courageux parcours pour gagner sa liberté, loin de toute haine, que la romancière raconte avec foi. ●

Noir sur blanc, 20 €.

ROMAN IVA PEZUASHVILI LE BUNKER DE TBILISSI



🔪🔪🔪 Une journée mouvementée dans la vie d'une famille de Tbilissi, avec crime et corruption au programme. Le père, ex-héros d'origine arménienne, est devenu un raté, la mère se retrouve tentée par l'infidélité, tandis que le fils Lazare, rappeur

dans l'âme mais coursier au quotidien, est victime d'un accident. Enrôlée dans la police, la fille n'attend que d'assouvir ses ambitions de vengeance... Une satire contemporaine irradiée par un humour désespéré. ●

Emmanuelle Collas, 17 €.

« **En Ukraine, Poutine a envahi le terrain. En Géorgie, il a infiltré l'État. Nous sommes face à un régime quasi autoritaire.** »

IVA PEZUASHVILI, ROMANCIER

> Festival

Tous à Tbilissi !

« Un pays que Vladimir Poutine a tenté d'envahir il y a quinze ans, dont il a déjà bouffé un cinquième, et qui, après l'Ukraine, est peut-être le prochain sur la liste, c'est un sujet qu'il serait dommage de rater, non ? » Ainsi s'exprime Emmanuel Carrère dans le premier numéro de la pimpante et percutante revue *Kometa*, qui, à travers des textes d'écrivains et d'experts, de photos et de cartes, a décidé d'éclairer tout ce qui se passe à l'Est car cela finit toujours, à plus ou moins brève échéance, par concerner l'Europe... L'auteur d'*Un roman russe* y raconte le pays de sa famille maternelle, la Géorgie. Et justement, sa capitale, Tbilissi, sera mise à l'honneur, du 22 au 27 novembre, par le très stimulant



festival Un week-end à l'Est. Lancé en 2016 par Vera Michalski et Brigitte Bouchard, ce festival célèbre chaque année à Paris une ville d'Europe centrale ou orientale à travers une myriade d'expositions, de rencontres, des spectacles, dans les cinémas, les galeries d'art, les librairies et les théâtres. L'écrivain s'y voit offrir une carte blanche, mais ce sera aussi l'occasion de découvrir de sacrés tempéraments artistiques originaires de ce pays du Caucase, notamment celui de la cinéaste Nana Ekvtimishvili ou de la pianiste star Khatia Buniatishvili. Comme dit Carrère, « c'est un sujet qu'il serait dommage de rater, non ? » ■ CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

Un week-end à l'Est, du 22 au 27 novembre. weekendalest.com.

Sélection critique par
Isabelle Vatan

Brocante

6^e - marché Raspail

6h-19h (sam.), rens. : 07 61 04 99 52.
Vide-greniers, 250 exposants.

17^e - rue Cardinet

7h-19h (dim.), rens. : 07 61 04 99 52.
Vide-greniers, 300 exposants.

Cinéma

Festival du film franco-arabe

Jusqu'au 28 nov., le Trianon, 2, Place Carnot, 93 Romainville, ainsi que d'autres lieux de Paris et du 93, cinematrianon.fr. (4€).

**** Le Liban est à l'honneur de la 12^e édition de ce festival, notamment à travers une rétrospective consacrée à Jocelyne Saab et la projection de *Beyrouth : l'œil du cyclone*, documentaire de Mai Masri (en sa présence), qui traite de la crise politique du pays (le 24 nov., 20h30).

La réalisatrice palestinienne, qui a grandi au Liban, parlera de sa carrière de reporter

de guerre et de cinéaste lors d'une master class (le 25, 16h). En avant-première, la fiction *Indivision*, de Leila Kilani, critique de la bourgeoisie marocaine (le 25, 20h30 et le 27, 18h), et *La Mère de tous les mensonges*, de la Marocaine Asmae El Moudir, prix du meilleur documentaire à Cannes (le 27, 16h). En clôture, on suivra trois femmes en cavale dans le road movie *Reines*, de Yasmine Benkiran (le 28, 20h).

Week-end Christopher Nolan

Les 25 et 26 nov., 14h-22h (sam.), 14h-19h (dim.), Centquatre, 5, rue Curial, 19^e, 01 53 35 50 00, biennalenemo.fr. Entrée libre. Les fans de Nolan ont rendez-vous au Centquatre. Un week-end y est consacré au réalisateur, maître en blockbusters hollywoodiens (onze Oscars ont récompensé ses films). Plusieurs tables rondes vont s'enchaîner : « *Interstellar* et les représentations de l'astrophysique » (le 25 nov., 14h), « Les personnalités multiples de Batman l'Organorg et de ses ennemis » (le 25, 16h15), ainsi

qu'une rencontre sur les liens entre Nolan et Hans Zimmer, son compositeur (le 25, 17h45). La soirée se clôturera par *Cascades*, une performance audiovisuelle de Franck Vigroux et Antoine Schmitt (le 25, 21h15). Aussi, un débat sur la façon dont Nolan dépeint l'ère nucléaire dans *Oppenheimer* (le 26, 15h45).

Festival

Pop & Psy

Du 24 au 26 nov., 13h-04h5 (ven.), 13h30-04h30 (sam.), 13h30-18h (dim.), Ground Control, 81, rue de Charolais, 12^e, popetpsy.fr. Entrée libre.

**** Ce festival vise à briser les tabous et à informer sur la santé mentale grâce à la culture pop. Certains artistes évoqueront le sujet, comme Andréa Bescond (le 24 nov., 13h45), Camille Lellouche (le 25, 14h30), Marie Darrieussecq (le 25, 15h15), Camélia Jordana (le 25, 18h45) ou l'humoriste Douilly (le 26, 16h15). Lors de tables rondes, des experts et des témoins parleront aussi bien de la santé mentale et des

réseaux sociaux (le 24, 18h) que de la dépression périnatale (le 25, 16h) ou des biais de genre (« Boys don't cry », le 26, 14h15). Un Village des solutions permettra aussi de trouver des clés pour se faire aider. Il est conseillé de réserver en amont.

Un week-end à l'Est - Tbilissi

16h30 (sam.), Librairie polonaise, 123, bd. Saint-Germain, 6^e (entrée libre) ; 21h (sam.), Maison de la poésie, 157, rue Saint-Martin, 3^e (7€) ; 20h (lun.), Odéon - Théâtre de l'Europe, 1, place de l'Odéon, 6^e (7-12€), weekendalest.com.

**** Tbilissi s'invite à Paris lors de ce festival célébrant la littérature, le cinéma, la musique de la capitale géorgienne. À guetter, la rencontre avec la marraine de cette manifestation, la cinéaste Nana Ekvimishvili, qui signe un premier roman, *Le Verger de poires*, (le 25 nov., 16h30, Librairie polonaise). En soirée, la comédienne Irène Jacob lira des textes d'écrivaines géorgiennes, accompagnée par le groupe local The Window (le 25, 21h, Maison de la poésie). À ne pas

manquer, le débat de clôture, « Menaces sur la démocratie : les artistes géorgiens en équilibre », avec Emmanuel Carrère (cousin de l'actuelle présidente du pays), Nana Ekvimishvili, l'écrivaine Nino Haratishvili et la pianiste Khatia Buniatishvili (le 27, 20h, Odéon, 7-12€, sur réservation).

Savoir-faire

Timeless Jewel - Salon des arts joailliers

Du 24 au 27 nov., 11h-21h (ven.), 11h-20h (sam.), 11h-18h (dim., lun.), Hôtel de l'industrie, 4, place Saint-Germain-des-Prés, 6^e, timelessjewels.fr. (10€).

L'art de la joaillerie n'est pas cantonné aux grands noms du luxe. Ce nouveau salon en est la preuve, puisqu'il présente l'excellence des savoir-faire d'une vingtaine de créateurs, d'antiquaires et de gemmologues, tout en permettant au public d'échanger avec eux. À voir, les superbes bijoux épurés de Lia Lam et de Studio C, inspirés de la mécanique et de l'aéronautique. L'occasion d'en prendre plein les yeux.

■ Hélas ■ Bof ■ Bien ■ Très bien ■ Bravo

Lisa Batiashvili, Giorgi Gigashvili

Le 24 nov., 20h30, église Saint-Germain-des-Prés, 3, pl. Saint-Germain-des-Prés, 6^e, weekendalest.com. Entrée libre.

*** Vendredi, retrouvons la grande violoniste Lisa Batiashvili accompagnée par le jeune pianiste virtuose Giorgi Gigashvili, dans le cadre du festival Un week-end à l'Est. Géorgiens tous les deux, ils interprètent un très beau programme de musique de chambre qui s'ouvre par le *Nocturne* de Vaja Azarashvili, se poursuit par la *Sonate pour violon et piano en fa majeur* de Felix Mendelssohn et par l'incontournable *Sonate pour violon et piano* de César Franck.

l'officiel des spectacles

DU MERCREDI 22 AU MARDI 28 NOVEMBRE 2023

N°3942

cette semaine

2,30 €

M 06240 F



UN WEEK-END À L'EST

LE FESTIVAL
DES CULTURES
EST-OUEST
7^e ÉDITION

DU 22 AU 27
NOVEMBRE 2023
À PARIS

DÉBATS D'IDÉES
ARTS VISUELS
CINÉMA
LITTÉRATURE
MUSIQUE



WEEKENDALEST.COM

TBILISSI

JEUDI 23 NOVEMBRE 2023

En Géorgie, l'esprit d'indépendance du 7 art

A Tbilissi, les jeunes cinéastes tentent de garder leur liberté de ton, sur fond de tensions géopolitiques

Ethéro (Eka Chavleishvili) et Mourmane (Teimuraz Chinchinadze), dans « Blackbird, Blackberry », d'Elene Naveriani.

REPORTAGE
tbilissi (géorgie)

Un arbre centenaire flotte lentement sur une barge, le long des côtes de la mer Noire.

Ce plan inédit, qui emporte avec lui autant de questions écologiques que migratoires, vient du documentaire géorgien *Taming the Garden* (2021), de Salomé Jashi. Il raconte la lubie de l'oligarque et ancien homme politique le plus puissant du pays qui consiste à planter dans son jardin de villégiature des arbres si vieux qu'ils sont susceptibles de purifier l'air.

« Bidzina Ivanichvili achète les arbres comme il a acheté les électeurs en 2012, en remboursant les emprunts de 600 000 personnes pour favoriser Rêve géorgien, le parti prorusse qu'il a créé et qu'il soutient désormais de l'extérieur »

explique la réalisatrice, à une table de café de Sololaki, le plus ancien quartier de Tbilissi. D'ici, il suffit de lever les yeux pour voir une autre résidence du milliardaire, couramment appelée « la maison de James Bond », à moins que ce ne soit la réplique d'un aéroport international. Egalement visibles, les piliers du téléphérique qui va bientôt desservir son hôtel de luxe et son golf.



explique la réalisatrice, à une table de café de Sololaki, le plus ancien quartier de Tbilissi. D'ici, il suffit de lever les yeux pour voir une autre résidence du milliardaire, couramment appelée « la maison de James Bond », à moins que ce ne soit la réplique d'un aéroport international. Egalement visibles, les piliers du téléphérique qui va bientôt desservir son hôtel de luxe et son golf.

Présenté à Sundance, à la Berlinale et au Cinéma du réel, *Taming the Garden* incarne l'essor d'une nouvelle vague de films géorgiens remarquables dans le monde entier. Le festival pluridisciplinaire Un week-end à l'Est projettera, du 22 au 27 novembre, à Paris, quelques-unes de ces œuvres de toute beauté : *Blackbird, Blackberry*, d'Elene Naveriani, portrait sensuel d'une austère épicière qui découvre l'amour à l'aube de ses 50 ans ; *A Room of My Own* (2022), de Ioseb « Soso » Bliadze, la vie en colocation de Tina, échappée des enfers du mariage, et de Megi, rêvant d'Amérique, tourné pendant la pandémie, ou encore *Sous le ciel de Koutaïssi* (2021), d'Aleksandre Koberidze, un conte où la banalité est littéralement transfigurée sous les feux de l'amour.

« Des histoires partout... »

Pour les réunir, évoquons une attention aux petits riens, un goût pour la fable et la flânerie, un esprit d'indépendance qui préside à l'action et le rejet d'une société patriarcale dont le taux de féminicides atteint chaque année des records. Surtout un sens de l'insolite et du merveilleux qu'on décèle rapidement, en marchant le long des façades des maisons du XIX^e siècle, qui rivalisent d'élégance et de fantaisie. « A chaque coin de rue, on peut trouver une histoire pour le cinéma », formule le réalisateur Ioseb « Soso » Bliadze, visage rose phosphorescent sous les spots du Stamba, ancienne imprimerie convertie en hôtel cinq étoiles, où les chiens errants (qu'on reconnaît à leur puce électronique municipale) sont cordialement invités à venir reposer leurs papattes sur la banquette du lobby.

Tbilissi ressemble à un pays de cocagne, certes décati avec ses maisons de travers, mais baigné d'une lumière sans pareille, diffractée par les feuilles des arbres. A côté de cela, la ville a vu pousser des bâtiments en verre – symbole de transparence – à l'initiative de l'ancien président Mikheil Saaka-

chvili (2008-2013) qui s'est efforcé de combattre la corruption. A l'origine de la « révolution des roses » – favorisant l'ouverture vers l'Ouest de la Géorgie –, il a été condamné, en 2014, à huit ans de prison par contumace, pendant son exil en Ukraine. En octobre 2021, alors qu'il tentait de rentrer clandestinement au pays, dans un camion transportant de la crème fraîche, Saakachvili a été emprisonné sur-le-champ. « *Des histoires partout...* », répète Ioseb « Soso » Bliadze.

De grande tradition cinématographique (Mikhaïl Kalatozov, Tengouiz Abouladze, Lana Gogoberidze, Otari Iosseliani, Mikhaïl Kobakhidze...), la Géorgie n'a pratiquement plus produit de films pendant quinze ans après l'effondrement de l'empire soviétique, en 1991. Ce n'est que vingt ans plus tard que la création du Georgian National Film Center (GNFC) – il est d'usage d'utiliser l'anglais – a favorisé un regain créatif malgré son faible budget annuel de 5 millions de laris (1,7 million d'euros). Producteurs et réalisateurs se sont organisés, beaucoup sont partis étudier à l'étranger, s'y sont installés et reviennent épisodiquement filmer leur pays.

Alors que le système fonctionnait plutôt bien du point de vue du cinéma d'auteur, la ministre de la culture, Tea Tsouloukiani, congédia, en mars 2022, le directeur du GNFC, Gaga Chkheidze, réputé pour son implication de toujours dans le 7^e art, pour nommer à sa place Koba Khubunaia, l'ancien chef adjoint de l'Agence pour la prévention du crime. « *On a vu arriver un nouveau système de financement des séries télévisées, qui a absorbé la moitié du budget du GNFC. Il soutient aujourd'hui un projet sur le sport géorgien, à la gloire du pays* », s'inquiète Salomé Jashi, qui a créé en novembre 2022, DOCA, une association pour le documentaire qui vise à favoriser la liberté d'expression.

Dans le même esprit, côté fiction, l'écrivaine et cinéaste Nana

**« Dans tous
les domaines
de la culture
et des sciences,
des personnes
compétentes ont
été renvoyées »**

NANA EKVTIMISHVILI
écrivaine et cinéaste

Ekvtimishvili a fondé avec ses pairs le Georgian Film Institute : « *Dans tous les domaines de la culture et des sciences, des personnes compétentes ont été renvoyées pour faire place à des membres du Rêve géorgien. Un présentateur de POS TV, une chaîne de propagande prorusse, antieuropéenne, anti-LGBT, a été nommé chef adjoint du Georgian National Film Center. Comme d'autres cinéastes, je rentre au pays. Je quitte Berlin. C'est important d'être ici. Je suis une personne optimiste, la candidature de notre pays à l'Union européenne a été acceptée, mais qui sait ce qui peut arriver demain... Nous sommes un pays beaucoup plus petit que l'Ukraine* », dit-elle. Au Cafe Littera, adresse bien connue de l'intelligentsia locale, le ticket de caisse rappelle que 20 % de la Géorgie est déjà occupée par la Russie. Des tags « *Fuck Russia* » ornent des murs en ville.

Centre commercial et salle vide

« *Le renseignement russe est toujours très enraciné, il dispose d'outils très efficaces pour contrôler l'état d'esprit de la population. Une loi prévoit désormais qu'il suffit de résider cinq ans en Géorgie pour obtenir la nationalité... C'est une manière assez fluide d'intégrer les Russes et d'obtenir leur voix* », fait remarquer Daniela Ketié, jeune productrice en vue depuis le scandale d'*Et puis nous danserons* (2019), de Levan Akin, histoire d'amour gay dans une école de danse traditionnelle régie par les valeurs conservatrices de l'Eglise orthodoxe. « *Le gouvernement a imposé aux directeurs de salle de renforcer la sécurité lors des projections, ce qui était impossible du point de vue de la rentabilité...* »

Sa dernière production, *Blackbird, Blackberry*, d'Elene Naveriani, montre une femme nue d'un certain âge partageant des moments intimes avec son premier amour. Actuellement à l'affiche dans une poignée de cinémas de la capitale, à côté du *Napoléon* de Ridley Scott, le film a déjà réuni 30 000 spectateurs. Un beau score.

Derrière elle, l'ancien grand cinéma de Tbilissi héberge désormais un centre commercial. Reste les locaux de la Georgian Film Academy, une association privée de producteurs, réalisateurs, techniciens, qui a vu sa cote grimper depuis les nouvelles dispositions gouvernementales. Doté de lustres et de colonnes, le hall dessert une salle vide susceptible d'accueillir 280 spectateurs. « *Cela fait plus ou moins vingt-cinq ans que le lieu est laissé dans son jus... Le week-end, nous louons*

l'espace à une société événementielle qui organise des concerts. Nous avons aussi en tête de créer un événement, le Georgian Film Academy Award », explique le directeur, Nika Abramashvili, qui projette des films gratuitement dans le Blue Hall, une petite salle de projection adjacente.

Ce dimanche 12 novembre, à 15 heures, Daniela Ketie ne veut pas rater le documentaire *Magic Mountain* (2023), de Mariam Chachia et Nik Voigt, qui montre le dernier coup de pelleuse de Bidzina Ivanichvili: l'homme a fait détruire l'hôpital pour les tuberculeux d'Abastoumani pour y

construire sa maison. L'air de cette station thermale est réputé vivifiant. ■

MAROUSSIA DUBREUIL

Un week-end à l'Est, Tbilissi, du 22 au 27 novembre, à Paris. Projections au Christine Cinéma Club, Paris 6^e.

Le club **a** abonnés de L'Obs





UN WEEK-END À L'EST

TBILISSI

Programme complet
sur Weekendlest.com

Des places et des livres à gagner sur Nouvelobs.com/club-abonnes

FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST, 7^e ÉDITION

LITTÉRATURE. CINÉMA. ARTS VISUELS. CONCERTS. DÉBATS D'IDÉES
Du 22 au 27 novembre 2023

Chaque année, une ville d'Europe centrale ou orientale est mise à l'honneur avec ses écrivains, ses philosophes, ses artistes, ses musiciens, ses photographes, ses cinéastes, ses chorégraphes, ses metteurs en scène... Une centaine d'invités pour une quarantaine d'événements.

Après Varsovie, Kiev, Budapest, Belgrade, Sofia et Odessa, c'est à **Tbilissi**, capitale de la Géorgie, que sera consacrée la 7^e édition de ce festival.

Avec la réalisatrice et autrice **Nana Ekvtimishvili**, marraine du festival, **Nino Haratischwili** dramaturge et autrice en invitée d'honneur, et une carte blanche à l'auteur d'origine géorgienne **Emmanuel Carrère**.

AU PROGRAMME NOTAMMENT :

**JEUDI 23 NOVEMBRE À 19H
À LA BIBLIOTHÈQUE
ANDRÉ-MALRAUX, PARIS-6***

Dialogue entre les écrivaines
Elena Botchorichvili
et Kéthévane Davrichewy,
animé par Julie Clarini, rédactrice
en chef de la rubrique Idées
de « l'Obs »

**SAMEDI 25 NOVEMBRE À 21H
À LA MAISON DE LA POÉSIE (3*)**

« Géorgie : la voix des femmes »
avec Irène Jacob

**DIMANCHE 26 NOVEMBRE À 18H30
AU CHRISTINE CINÉMA CLUB (6*)**

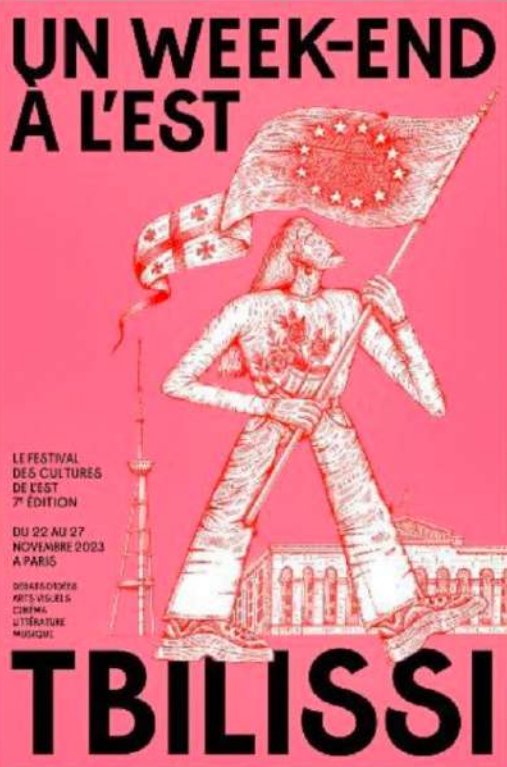
Projection de « Brighton 4th »,
de Levan Koguashvili

ÇA SE FÊTE !

À L'EST, DU RENOUVEAU...

FESTIVAL. Repoussé en 2022 au profit d'Odessa en raison de la guerre russo-ukrainienne, le festival parisien « Un week-end à l'Est », consacré à la partie du continent jadis confinée derrière le rideau de fer, met à l'honneur cette année (pour sa 7^e édition) Tbilissi, la capitale de la Géorgie. Mêlant tous les arts – cinéma, théâtre, littérature, philosophie et poésie, musique

classique et populaire – mais aussi un grand nombre de débats, allant de la géopolitique actuelle, entre Russie et Europe, à l'héritage soviétique, et la problématique de l'exil, le festival présente une cinquantaine d'invités dans plus de 20 lieux parisiens. Sur la scène de La Scala, Leo Gabriadze, fils du fondateur d'un célèbre théâtre de marionnettes à Tbilissi, présente, du 8 ou 30 novembre, le très poétique *Alfred et Violetta*. À travers une carte blanche à l'écrivain français Emmanuel Carrère, lequel s'est récemment rendu à Tbilissi pour suivre sa cousine Salomé Zourabichvili, présidente de la république géorgienne, le festival tire les fils des liens unissant nos deux pays. Une proximité qui fit choisir la France par d'éminents artistes géorgiens, tels le cinéaste Otar Iosseliani ou la pianiste Khatia Buniatishvili. Outre les récentes productions de la musique et du cinéma contemporains, le festival présente un important volet littéraire de ce pays caucasien, moins connu en France – hormis sans doute la célèbre écrivaine émigrée en Allemagne Nino Haratischvili. Un beau voyage tout près de chez vous ? ■ ANNE DASTAKIAN



« Un week-end à l'Est, Tbilissi », du 22 au 27 novembre, à Paris. weekendalest.com



DERNIÈRE CHANCE ! VOYAGE À TBILISSI-SUR-SEINE

La Géorgie artistique et culturelle s'invite à Paris, pour le festival Un week-end à l'Est, qui met cette année Tbilissi à l'honneur. Il reste jusqu'à lundi pour profiter des expos, projections, concerts et conférences, avec un débat de clôture à propos des « menaces sur la démocratie » en présence d'Emmanuel Carrère et de la pianiste Khatia Buniatishvili. weekendalest.com

Relais géorgien

Après Odessa l'an dernier, le festival parisien et multidisciplinaire «Un week-end à l'Est» tient sa 7^e édition jusqu'à lundi et se concentre cette fois sur Tbilissi, capitale de la Géorgie. Côté littérature, rencontre ce samedi à 14 heures entre Levan Berdzenichvili et Elena Botchorichvili à la Librairie polonaise (123 bd Saint-Germain, 75006). Dimanche au même endroit, Iva Pezuashvili signe *le Bunker de Tbilissi* (Emmanuelle Collas) à 17 heures. weekendalest.com

Livres

Un garde national géorgien danse, le 10 avril 1991, pour fêter l'indépendance de son pays.



ANDRÉ LOREWSKY/AFP



LE BUNKER DE TBILISSI
NANA PEZUASHVILI
TRADUIT DU GÉORGIEN PAR MARIKA
MEGRELISHVILI
EMMANUELLE COLAS
156 PAGES, 17 EUROS



LE VERGER DES POIRES
NANA EKVIMISHVILI
TRADUIT DU GÉORGIEN PAR MAÏA
VARSIMASHVILI-RAPHAËL
ET ISABELLE RIBADEAU DUMAS
NOIR SUR BLANC
160 PAGES, 20 EUROS



MERLE, MERLE, MÛRE
TAMTA MELACHVILI
TRADUIT DU GÉORGIEN PAR ALEXANDE
BAINBRIDGE ET
KHATOUNA KAPANADZÉ
TROPISMES
240 PAGES, 22 EUROS

Un week-end à l'est Destination Tbilissi

EUROPE Le festival
Un week-end à l'est accueille
jusqu'au 27 novembre Tbilissi,
la capitale de la Géorgie.
L'occasion de mieux connaître
une littérature encore discrète
sur la scène européenne

Un passé qui ne passe pas, c'est parfois une odeur impossible à chasser : « Habitue-toi à l'idée que ni ces voisins ni le monde autour de toi ne changeront jamais, même si on bâtit de nouveaux stades, coule de l'asphalte, rénove les immeubles. La peste sortira quand même des bunkers installés dans les fondations des immeubles soviétiques. » À Tbilissi en ce 9 avril, jour de commémoration nationale, l'heure serait pourtant à célébrer l'indépendance de la Géorgie, son émancipation de Moscou. Mais le communisme s'attarde dans les têtes et dans les comportements, tandis que l'irruption du capitalisme sauvage bouscule une société déjà fragile, minée par la corruption, les trafics et les hostilités entre ethnies.

Souvenirs soviétiques

Le Bunker de Tbilissi, lauréat du prix de la littérature de l'Union européenne 2022, ou la vue en coupe d'une société malade. Au milieu des remous, une famille s'efforce de garder la tête hors de l'eau. C'est également l'anniversaire de Mila, ce que tout le monde paraît avoir oublié à l'exception d'un amant auprès duquel elle voudrait trouver une seconde jeunesse. Son mari Guéna s'éteint doucement dans le souvenir d'un ancien acte d'héroïsme. Son fils, Lazare, joue les livreurs de repas en attendant de percer dans le rap, musique dont on découvre l'étonnante vitalité dans ce coin d'Europe. Sa fille Zéma fait carrière au sein d'un commissariat par « sa capacité à fermer les yeux sur les infractions mineures ou majeures commises par des policiers. » On suit les quatre personnages durant vingt-quatre heures de débrouille et de magouille, à travers une capitale à fleur de bitume où l'extrême violence peut se déchaîner à tout instant, où fermentent toutes les passions mauvaises et concurrentes, jusqu'à une forme de nostalgie pour le totalitarisme

aboli. La vigueur de l'écriture et quelques traits d'humour soulignent par contraste la noirceur d'ensemble, mais « il existe des enfers routiniers. L'un d'eux s'appelle la Géorgie et parfois même dans les enfers comme la Géorgie, la lumière se met à briller et son soleil aussi. »

Autre souvenir de la période soviétique dans *Le Verger de poires*, autre lieu marqué par ses odeurs : « L'école des idiots », ainsi que les habitants du quartier ont surnommé un orphelinat. Seule pensionnaire demeurée dans l'établissement une fois achevée sa scolarité, Lela en détaille longuement les senteurs mêlées, le bouquet d'une vie passée en marge du monde. La jeune fille s'est promis de tuer Vano, un professeur coupable de l'avoir violée en primaire. En attendant, le rythme des jours épouse le cours d'une existence routinière à peine troublée par les bisbilles au sein de la petite communauté et quelques rêves d'évasion. Sous une rudesse d'apparence et un langage tout sauf châtié, Lela porte un regard plein de

tendresse sur ses cadets, et plus particulièrement sur Irakli, abandonné sans le dire par sa mère. Un jour, le gamin tape dans l'œil d'un couple d'Américains décidé à l'adopter après l'avoir choisi sur album photographique. Le procédé pose question, mais est-ce le moment d'ergoter quand la chance vient frapper à votre porte ? Peut-être que oui après tout. Car nul n'échappera à son destin, pas davantage Irakli que Vano. Nana Ekvimishvili signe une chronique à hauteur d'orphelin dont la douceur vient sans cesse corriger l'amertume — et réciproquement. Dans le verger de poires qui donne son titre au récit, les fruits sont immangeables, raison de plus pour les cueillir. Dans *Le Verger de Poires*, les personnages principaux sont tenus pour insignifiants par le reste de l'humanité, raison de plus pour en faire les héros d'un roman. Ce livre est un miracle de délicatesse. *Merle, merle, mûre* est à la littérature géorgienne ce que *The Ballad of Lucy Jordan* est au rock anglais. Dans la chanson de Marianne Faithfull, Lucy réalise qu'à l'âge de 37 ans « elle n'a encore jamais conduit une voiture de sports dans Paris, les cheveux au vent ».

Dans le roman de Tamta Melachvili, Étéri prend conscience qu'à l'âge de 48 ans, elle n'a encore jamais fait l'amour. Un demi-siècle d'abord passé à servir son père et son voyou de frère, puis derrière le comptoir d'une épicerie dans l'odeur écœurante (on y revient) des barils de lessive. Tout bascule quand elle manque se noyer dans la rivière Rioni en essayant de cueillir des mûres. Après quoi, réflexe vital oblige, elle perd sa virginité avec un livreur de passage. La relation amoureuse se développe tant bien que mal, fort contrariée par une peur malade du qu'en-dira-t-on et les aspirations d'Étéri à continuer de mener « sa petite vie tranquille dans son trou de souris ». Mais la vie lui réserve un ultime tour dans son sac. Par petites touches, Tamta Melachvili inscrit la romance dans un contexte plus large, il est notamment question des bouleversements politiques qui agitent le pays après la fin de l'Union soviétique et aussi de la guerre avec l'Ossétie du Sud, quand cette région fit sécession pour s'autoproclamer république indépendante, statut non reconnu par la communauté internationale. ●



ANDRÉ LOREWSKY/AFP

Drapeau de la première indépendance de 1917.

weekendlest.com

ÉRIC NAULLEAU

CAHIER CRITIQUE

Portrait. Cinéaste non binaire, Elene Naveriani revient sans cesse à sa Géorgie natale pour construire au fil des films un espace vital pour ses personnages et leurs désirs, quels qu'ils soient.

Le courant passe



Le premier long métrage d'Elene Naveriani, *I Am Truly a Drop of Sun on Earth* (2017), suivait un jeune immigré nigérien pensant arriver dans l'État de Géorgie, aux États-Unis, et se retrouvant coincé à Tbilissi. Là, il allait néanmoins se lier d'amitié avec une prostituée, comme lui à la marge de la société. Dans *Wet Sand* (2021), un vieil homme isolé décède et l'on convoque sa fille, une citadine peu encline à renouer avec la xénophobie provinciale. Les villageois sortent les fourches lorsqu'ils découvrent que le père était homosexuel, mais la jeune femme ne fait mine qu'un temps de fuir. Alors que le restaurant où son père avait trouvé l'amour brûle, elle en ouvre un nouveau, un peu plus loin, aidée d'une nouvelle

amie, qui devient un havre de paix pour ceux qui – même timidement – osèrent dire non à la violence. Ces lieux que l'on pensait être des prisons se révèlent alors espaces de liberté, l'appel du dehors ne contredisant pas la nécessité de se réinventer sur place, cette volonté qu'ont les personnages de faire chez soi.

Né en 1985 à Tbilissi, Elene Naveriani a grandi dans une Géorgie « anarchique » où la vie quotidienne reposait sur l'auto-organisation. De là lui vient son goût paradoxal pour la communauté – effrayante lorsqu'elle est mue par l'intolérance, heureuse quand elle s'organise autour du travail en équipe. Alors que l'accès à l'électricité est encore limité, chaque film

vu à la télévision fait figure d'événement et d'échappatoire au-delà de la morosité des années 1990. Décidé à bousculer un système universitaire éculé, iel étudie la peinture monumentale et dévie vite de la tradition soviétique en s'essayant à la performance ou l'art vidéo. Naveriani et ses camarades choisissent de livrer un travail de groupe comme œuvre de fin d'études, obligeant l'université à décerner un diplôme collectif plutôt qu'aux élèves individuellement. En 2008 survient un nouveau conflit entre la Géorgie et la Russie, et Naveriani quitte son pays : « La question n'était pas celle du manque de perspectives en tant qu'artiste, mais de manière plus générale celle d'une absence de futur pour ma personnalité, et mon identité. Dans un système aussi conservateur, j'étais un citoyen de troisième classe privé de ses droits. » En Suisse, iel intègre un monde artistique où le patriarcat n'est pas la règle absolue, et conscientise pour la première fois son désir de cinéma. Pour Naveriani, il ne s'agit pas d'opposer la Suisse à la Géorgie : « Les problèmes sont les mêmes ici, mais sous d'autres proportions. Lorsque je veux raconter une histoire, je ne peux que me tourner vers la Géorgie et sa culture. C'est l'unique moyen que j'ai de traiter une histoire tout en nuances. »

Sans être censurés en Géorgie, les films qu'iel finance depuis la Suisse ne sont pas pour autant les bienvenus. « On a reproché à *Wet Sand* de mettre en scène un homme homosexuel âgé, à cet âge précisément où les hommes souffrent le plus de la rigidité de la tradition. Au-delà des cercles cinéphiles, le public rejette mes personnages, me disant : "Ce n'est pas nous." » Adapté du roman homonyme de Tamta Melashvili, dont l'impact peut être comparé à celui de *King Kong* Théorie de Virginie Despentes en France, *Blackbird*, *Blackberry* a été mieux accueilli. « Le livre avait préparé le terrain et il existait enfin une place pour une discussion sur l'émancipation des femmes, ainsi qu'un désir pour un personnage semblable à *Ethéro*. » Aux spectateurs de s'habituer à cette femme à la fois vulnérable et solide, « entière dans sa solitude », ainsi qu'à tous les habitants d'un village qu'on dirait abandonné. C'est précisément en s'ancrant dans un espace que la société ne reconnaît plus qu'*Ethéro* trouve sa puissance, « y devient ce qu'elle désire être », ouvrant sa communauté à la sensualité et au monde.

Vincent Poli

Propos recueillis par visioconférence, le 1^{er} novembre.

CAHIER CRITIQUE

Blackbird, Blackberry d'Elene Naveriani

La vie devant soi

par Élie Raufaste

Et voilà, c'est la fin de quarante-huit ans de virginité », soupire Ethéro (Eka Chavleishvili) au milieu de son épicerie, boutique aussi dépouillée que les autres dans le petit village de Géorgie où le récit prend place. C'est arrivé, c'est chose faite. Elle vient de faire l'amour avec Murman (Teimuraz Chinchinadze), qui approvisionne son magasin en détergents et produits cosmétiques. Un homme marié, « un gentil au milieu des loups ». Cela s'est passé à l'improviste, à même le sol, le temps d'une scène abrupte, presque triviale. Une nouvelle vie se profile donc pour Ethéro, solitaire et sans famille : un homme la désire, lui donne bientôt d'autres rendez-vous, qu'elle se fera le plaisir d'honorer en secret, à l'abri des regards. Le film, pourtant, ne glorifie jamais cette romance que d'aucuns jugeraient tardive. Le premier rapport sexuel a donné le ton : à peine un événement, surtout pas une révélation.

C'est que le véritable élément déclencheur a déjà eu lieu, dès l'ouverture. Perchée à flanc de coteau, près d'une rivière, Ethéro cueille des mûres (*blackberries*). Surprise par la présence d'un merle (*blackbird*), elle perd l'équilibre et doit s'agripper du bout des ongles à la pente terreuse pour ne pas finir écrasée en contrebas. Elle s'en tire saine et sauve, mais alors qu'elle rentre chez elle, un plan en plongée relaie son point de vue depuis

les hauteurs de la route : elle aperçoit son propre corps, inerte, sur les galets de la rivière, en train d'être découvert par les villageois. Une faille s'ouvre dans l'espace-temps, un monde se profile dans lequel Ethéro n'aurait plus rien vécu : *game over*, fin de l'histoire, des merles et des mûres. Entre le *cliffhanger* réel et l'expérience fantasmée de mort imminente, un vertige s'est immiscé. Tout en prenant une tournure plus réaliste, le film ne va dès lors cesser d'entretenir, sous la description d'une société géorgienne conservatrice, cette sensation frémillante d'une réalité parallèle sur le point de survenir, en bien comme en mal. Nul besoin d'une amie pour souffler à l'oreille d'Ethéro « *Tu dois changer ta vie* », comme dans *Venez voir* de Jonás Trueba : le personnage, sorti de son corps, peut infléchir lui-même le cours des choses et prendre la mort à revers.

Récemment, un autre film géorgien, *Sous le ciel* de Koutaïssi d'Alexandre Koberidze, débutait par une décorporation d'un autre genre, glissant dans une nouvelle peau deux inconnus promis à une histoire d'amour. Moins ludique, le dédoublement a néanmoins ici une incidence plus profonde, même si le film a la délicatesse de ne pas traiter ce ressassement par des péripéties dramatiques tonitruantes. Peu de choses changent, en apparence, hormis les portraits inquiétants

du père et du frère défunts, qui passent du mur au tiroir. Pour le reste, la taciturne Ethéro reste fidèle à son indépendance. L'attirance qu'elle éprouve pour Murman ne risque pas de faire d'elle une « femme de » : elle préfère, seule, s'en tenir à ses plaisirs, écouter des tubes à la radio, déguster un millefeuille, rêver d'une retraite qu'elle passerait à « *photographier la brume sur les montagnes* ». Dans ses passages les plus frontalement sociologiques, le film gagne en cruauté et perd en finesse : placée au milieu des voisines de son âge qui la méprisent comme le mouton noir (une femme sans enfant ni compagnon à mater), Ethéro en est réduite à faire de la figuration. À leurs yeux, elle n'est pas vraiment une femme – tout juste une vivante, réduite au deuil perpétuel de ses parents. Auprès des plus jeunes (un couple d'amies en ville, une adolescente au look punk) l'échange s'avère plus profitable. Mais c'est plutôt dans l'intimité du personnage que ressurgissent avec le plus d'ambiguïté les traces de son passage au pays des morts ; en présence de Murman, notamment, son regard intense se porte volontiers vers un ailleurs, hors du cadre. Le travail pictural de l'image contribue aussi à faire dériver le film loin du simple portrait d'une femme « enfin libre, enfin émancipée » : dans les plans les plus composés, Ethéro se regarde elle-même et tâte son corps, non pour être sûre qu'il plaise aux autres, mais comme pour en vérifier la puissance vitale. ■



BLACKBIRD, BLACKBERRY
(BLACKBIRD BLACKBIRD BLACKBERRY)

Suisse, Géorgie, 2022

Réalisation Elene Naveriani

Scénario Elene Naveriani, Nikoloz Mdivani (d'après le livre de Tamta Melashvili)

Image Agnesh Pakozdi

Montage Aurora Franco Vögeli

Son Marc von Stürler, Philippe Ciompi

Interprétation Eka Chavleishvili, Teimuraz Chinchinadze

Production Alva Films

Distribution Capricci

Durée 1h51

Sortie 13 décembre

Le Monde
MERCREDI 13 DÉCEMBRE 2023

CULTURE | 23

Elene Naveriani, franc-tireuse du cinéma géorgien

La cinéaste installée en Suisse sort son troisième long-métrage, l'histoire d'une femme de 50 ans qui s'ouvre à la sexualité

RENCONTRE

Le passage à Paris fin novembre, à l'occasion du festival Un week-end à l'Est, Elene Naveriani, cinéaste géorgienne de 38 ans installée à Genève, donne rendez-vous près du jardin du Luxembourg. Présenté en mai dernier à la Quinzaine des cinéastes, *Blackbird, Blackberry* est empreint d'un érotisme sculptural de toute beauté sans coquetterie ni mots en trop. Adapté du roman éponyme (en français, *Merle, merle, mûre*) de Tamta Méléchvili, écrivaine géorgienne et militante féministe, ce troisième film livre le portrait sensuel d'Ethéro, une épicière bourru qui découvre l'amour à l'aube de ses 50 ans dans les bras d'un livreur de son âge.

« *Ethéro est une féministe instinctive qui n'a rien appris dans les livres*, décrit la réalisatrice, inspirée par la radicalité de son personnage qui ne semble finalement chercher que la douceur sous sa rusticité. Elle tient à son indépendance même si elle fait l'objet des commérages de ses amies, qui la taxent de vieille fille. Je pense que

cette toxicité et ce genre de piques entre proches sont caractéristiques de l'identité géorgienne. »

L'apparence quasi monacale de la réalisatrice, crâne rasé et long manteau noir, laisse peu à peu la place à une galeté teintée d'humour. Sa fine queue-de-rat, qui va et vient sur son col montant, nous propulse instantanément dans les années 1990. De ce temps-là, Elene Naveriani garde le souvenir d'une enfance « scintillante » malgré le désarroi économique et social géorgien qui suivit l'effondrement de l'empire soviétique.

Le succès malgré la censure

Fille d'une philologue orientaliste et d'un professeur de ski, elle grandit à Didube, un quartier industriel de Tbilissi parsemé de petites usines. « Le pays n'avait pas suffisamment de ressources électriques pour exister sans la Russie. Mais, avec l'arrivée du capitalisme, l'usine Coca-Cola s'est établie juste en face de chez nous, c'était le seul endroit en ville alimenté correctement en électricité, ce qui nous permettait de nous brancher dessus. Je vois encore passer les camions rouges, qui brillaient de mille feux... »

Elene Naveriani lors du Festival du film de Londres, le 11 octobre.

SHANE ANTHONY SINCLAIR/GETTY IMAGES VIA AFP

En 2008, lorsque la guerre russo-géorgienne éclate entre la Géorgie et sa province séparatiste d'Ossétie du Sud, Elene Naveriani, 23 ans, diplômée en peinture de l'Académie d'Etat de Tbilissi, décide de partir à l'étranger. « La Suisse,

c'était bien, nul besoin de présenter un certificat de langues. J'avais juste assez d'argent pour faire un prêt. » En 2011, elle obtient un master en études critiques curatoriales cybermédias, puis, en 2014, son bachelier en cinéma à la Haute

Ecole d'art et de design de Genève. De quoi l'inciter à faire dialoguer les disciplines à travers le prisme des théories féministes et queer dès ses premiers longs-métrages (*I Am Truly a Drop of Sun on Earth*, 2017, puis *Wet Sand*, 2021).



Le film rejette le patriarcat qu'a épousé la société géorgienne, marquée par un taux record de féminicides

Tourné au bord du fleuve Rioni, dans la région de Koutaïssi, l'ancienne capitale de la Colchide [nom antique d'une partie de la Géorgie], *Blackbird, Blackberry* rejette, à travers les faits et gestes de sa franc-tireuse, le patriarcat qu'a épousé la société géorgienne, fortement marquée par un taux record de féminicides. « Après l'effondrement de l'empire soviétique, il a fallu construire notre propre identité. Cela a favorisé l'essor du christianisme, qui est à l'origine de l'inégalité des genres, explique Elene Naveriani. Pourtant, toute l'économie géorgienne repose sur l'émigration féminine : les femmes partent en Grèce, en Israël, aux Etats-Unis, pour assurer un revenu qu'elles envoient à leurs familles. C'est un travail bien invisible... »

Sorti récemment dans les quelques salles de cinéma que compte Tbilissi, *Blackbird, Blackberry* a obtenu, toutes proportions gardées, un beau succès avec environ 30 000 entrées. « Je suis d'autant plus touchée que les Géorgiens ne vont pas voir les films de leur pays, dit Elene Naveriani. Je crois que l'intérêt du public est lié au personnage d'Ethéro, joué par Eka Chavleishvili, qui vient du théâtre. Elle produit un rapport physique avec ceux qui la regardent. Elle captive notre attention, c'est comme si nos muscles se tendaient face à elle... »

Malgré ce succès, Elene Naveriani est inquiète. En mars 2022, la ministre de la culture, Tea Tsouloukiani, issue du parti Réve géorgien, prorusse, a congédié le directeur du Georgian National Film Center (GNFC) pour nommer à sa place l'ancien chef adjoint de l'Agence pour la prévention du crime. Comme de nombreux cinéastes géorgiens, Elene Naveriani se veut lucide sur le nouage des institutions culturelles par un gouvernement qui tient davantage à sa ligne idéologique qu'aux élans créatifs.

« Je ne suis pas d'accord avec ce qui se passe. C'est une situation très dangereuse. J'avais boycotté le GNFC pour la recherche de financement de mon film, avant le boycott officiel de l'an dernier. Nous faisons face à une censure à l'ancienne... Lors de la campagne des Oscars, les membres du GNFC n'ont pas pris en compte ceux qui représentaient un danger potentiel pour eux. Pour le moment, aucun film financé par le GNFC n'est encore sorti, on verra bien quels types de projets seront privilégiés », dit-elle avec un pessimisme peu dissimulé.

MAROUSSIA DUBREUIL

Contre la romance ordinaire, l'éveil tardif à la sensualité d'une âme solitaire

BLACKBIRD, BLACKBERRY

■■■■

A la veille de ses 50 ans, une femme fait l'amour pour la première fois avec un homme, entame avec lui une liaison, et son expérience sensible s'en trouve alors, non pas renversée, mais modifiée (la nuance a son importance). Ainsi pourrait-on résumer sommairement le troisième long-métrage d'Elene Naveriani, cinéaste non binaire et figure excentrée de la jeune scène géorgienne, opérant en Suisse.

Le ton est donné dès la scène d'ouverture où au cadre naturel s'adosse une dose d'onirisme. Dans un petit coin de nature à l'écart du village, Ethéro dégluste une mûre (*blackberry* en anglais), son péché mignon, quand l'envol intempestif d'un merle manque de la faire chuter à flanc de coteau. Rétablie, elle jette un coup d'œil en contrebas, pour apercevoir – vertige – son propre

cadavre gisant dans le fleuve Rioni. D'emblée, le motif du dédoublement ouvre une brèche, et la vie qui en découle semble marquée de l'étrange sceau du surris, perçue de cette position impossible (et donc symbolique) qu'est la mort.

A cet augure funèbre répondront, en poussées de sève adverses, les étreintes successives d'Ethéro avec Mourmane, survenant d'abord dans son arrière-boutique, presque par hasard, sur la foi d'un regard insistant, puis dans des lieux toujours plus dérobés : clairière à l'abri des regards indiscrets, chambre en ville, jusqu'à l'horizon d'un improbable exil en Turquie. Elene Naveriani n'étudie rien de l'attraction entre corps fanés et lestés du poids des ans, dans des scènes d'amour franches et originelles, affrontées sans filtre érotisant ni lumière crue de l'épreuve naturaliste.

Blackbird, blackberry adopte ainsi un registre risqué, car indécorable : l'insolite, poésie laconique des êtres et des

choses « déplacés » – et forts de l'être. Tout du long, le film se maintient à la fine commissure de la réalité et de l'imaginaire, en cet endroit où ceux-ci se décollent. Au compte du réalisme, on inscrira une prédilection pour les cadres larges, les corps filmés dans leur entièreté, des lieux embrassés et finement décrits, choisis en Colchide.

Mûre écrasée faisant signe

A celui de l'imaginaire, des plans volontiers songeurs, une durée qui infuse, des glissements perceptifs, un subtil jeu sur les lumières (l'opposition jour-nuit revisitée en vert-ocre) ou sur les taches de couleur (telles les traces noires de mûre écrasée, comprises alternativement comme signe de vie ou de mort). De l'ensemble se dégage une étrange tonalité, à la fois profonde et rêveuse, pénétrée et néanmoins légère.

Une limite du film, fréquente dans le cinéma d'auteur contemporain, tient à ceci : taillé à l'aune de son héroïne,

l'ensemble se résorbe dans sa sphère de sensibilité, indifférent à ce qui l'excède. Tous les autres personnages sont ainsi ramenés au second plan, à des rôles adjuvants (y compris Mourmane).

Ainsi l'éloge de la singularité redouble-t-il parfois la solitude du particulier. La beauté du film *Blackbird, blackberry* est plutôt dans sa façon de jouer la sensualité contre la romance ordinaire. La liaison amoureuse n'aura ici rien de providentiel ni de normalisateur. De sa découverte de la sexualité, Ethéro (stupéfiante consonance en français...) n'en conclura pas à la nécessité du couple, mais à la confirmation de son autonomie. Le plaisir, comme la mûre, est ce fruit qui se cueille et se croque à pleines dents. ■

MATHIEU MACHERET

Film suisse et géorgien d'Elene Naveriani. Avec Eka Chavleishvili, Teimuraz Chinchinadze, Lia Abuladze (1 h 51).

LA PHILHARMONIE DONNE DE LA VOIX AU 9.3

L'institution parisienne lance La Balise, une webradio de création hébergée sur son site, doublée d'un studio-école. Objectif de ce projet lancé par le directeur général Olivier Mantei et l'historienne-réalisatrice Karine Le Bail : unir des auteurs radiophoniques et des jeunes de la Seine-Saint-Denis autour de la création sonore et des métiers de l'audiovisuel.

Côté auteurs, on retrouve des signatures repérées dans les collectifs Transmission, d'Aubervilliers, et Beladone, de Montreuil. Ils accompagnent de jeunes adultes investis dans l'association séquano-dionysienne Ghatt'Up, et dans le média participatif *L'Étincelle*, hébergé par les Ateliers Médicis de Clichy-sous-Bois et de Montfermeil. Les Clichois et les Clichois ouvrent le bal ce 14 décembre, en direct et en public, avec un live d'une heure autour du thème du trac. « *Ça fait du bien de dire ce qu'on a à dire, accompagnés par des adultes bienveillants* », apprécie

Danielle Nana. Elle a 20 ans, est en licence de commerce international et se verrait bien devenir journaliste dans le milieu de la mode.

Si La Balise va produire quelques lives ponctuels, elle regroupe surtout en ligne des créations liées à l'univers de la Philharmonie, menées avec des collégiens, des lycéens, de jeunes décrocheurs ou des étudiants d'écoles audiovisuelles prestigieuses comme la Fémis et l'école Louis-Lumière. D'autres projets devraient suivre avec la Protection judiciaire de la jeunesse. Le compagnonnage entre les auteurs et les jeunes produit déjà des pépites : les musiciens de l'Orchestre de Paris ont par exemple droit à des portraits très délicats. Petit coup de cœur : *Utopia. À la recherche d'un monde rêvé*, courte fiction réalisée par Anna Belguermi avec des élèves de cinquième du collège Joséphine-Baker de Saint-Ouen-sur-Seine. Trois T !

— **Élise Racque**

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/labalise>



Une webradio qui initie les jeunes Séquano-Dionysiens à la création sonore de qualité.



INTERVIEW MINUTE

« LE DÉSIR DE MON HÉROÏNE DÉRANGE »

Après avoir grandi à Tbilissi, **Elene Naveriani**, 38 ans, non binaire, s'installe en Suisse pour développer des films tournés en Géorgie. Tel *Blackbird*, *Blackberry* (lire p. 55), portrait de femme émouvant.

Votre film est d'une grande douceur, mais il a aussi une dimension polémique ?

En Géorgie, le livre que j'ai adapté a provoqué autant de réactions que *King Kong Théorie*, de Virginie Despentes, après sa publication en France. *Merle, merle, mûre* (Tropismes éditions) est un roman très fort de Tamta Méléchvili, qui est une écrivaine et une militante féministe. Elle a touché et irrité les gens car le personnage qu'elle a imaginé les confrontait à une image de la femme qu'ils ne voulaient pas voir. C'est une presque quinquagénaire dont le physique ne correspond pas à l'idée conventionnelle de la beauté et qui va s'affirmer en exprimant son désir pour un homme, en se libérant sexuellement. L'héroïne de mon film fait surgir une réalité qui dérange.

Vous la mettez en scène avec un regard plein de confiance...

J'ai vécu une expérience difficile en tournant un film sur une femme transgenre tout en devant affronter des homophobes dans mon équipe. Depuis, j'ai appris à ne travailler qu'avec des gens en qui j'ai une totale confiance. Et c'est la confiance en soi que je veux communiquer à travers ce film, qui parle d'*empowerment*, d'autonomisation. Chacun de nous a l'espoir de pouvoir devenir ce qu'il est profondément. C'est ce que réussit mon héroïne, et cela transmet un sentiment de force.

Faut-il voir votre film comme une fable sur la sexualité ?

C'est une sorte de conte de fées. Mais il ne s'agit pas de rêver. La magie, c'est de pouvoir se réveiller pour regarder notre vie et en faire quelque chose. Nous avons tous peur de tomber, si nous sortons du chemin qui semble tracé pour nous. L'héroïne de mon film doit ouvrir les yeux, ou alors elle ne se réveillera jamais. Elle va revenir à elle-même en reprenant possession de son corps, à sa manière. La sexualité des femmes est constamment discutée, tous les avis semblent autorisés sur ce qu'elle est ou n'est pas, sur le fait même qu'elle existe. Mon film dit que la sexualité d'une femme n'est l'affaire de personne. Elle est le domaine des choix les plus personnels. *Propos recueillis par Frédéric Strauss*

CINÉMA

BLACKBIRD, BLACKBERRY

ELENE NAVERIANI

Dans la Géorgie machiste, une vieille fille moquée par ses amies découvre les joies du sexe, de l'amour et de l'émancipation. Insolite et touchant.



Pas facile d'être une célibataire endurcie dans un pays aussi machiste que la Géorgie. Ethéro, qui tient une modeste épicerie dans un village isolé, où elle vend principalement des produits de beauté qu'elle n'utilise jamais, en fait l'amère expérience au quotidien. Y compris auprès de ses vieilles copines (avec des amies comme ça, pas besoin d'ennemies !) qui ne perdent jamais une occasion de moquer son inexpérience et de lui rappeler que, elles au moins, ont élevé des enfants pour leur pays... Un beau jour pourtant, après avoir frôlé la mort en allant cueillir des mûres, la vieille fille va, à l'aube de ses 50 ans, découvrir les joies du sexe dans les bras d'un chauffeur routier, marié et père de famille.

Le troisième long métrage d'Elene Naveriani est à l'image de son étrange héroïne : pas forcément séduisant au premier abord mais, in fine, très attachant. Et souvent imprévisible, jusque dans la révélation finale. *Blackbird, Blackberry* raconte un éveil tardif à l'amour et au féminisme avec des dialogues parfois mordants (« Si le mariage

et les bites apportaient le bonheur, ça se saurait », lance Ethéro à un homme un peu trop entreprenant) mais, surtout, avec un mélange de tendresse et d'ironie qui évoque le romantisme mélancolique des films d'Aki Kaurismäki. La cinéaste géorgienne partage aussi avec le maître finlandais l'utilisation très expressive des couleurs, le goût des récents intemporels (aucun signe extérieur de modernité à l'écran) et la capacité à magnifier des actrices et des acteurs au physique et au talent hors norme. La formidable Eka Chavleishvili a le regard intense de Bette Davis, un visage qui exprime aussi bien la dureté qu'une innocence quasi enfantine, un corps marqué par la vie comme on en voit trop peu au cinéma – mais dont Elene Naveriani révèle la sensualité dans des scènes à la fois très crues et sans voyeurisme. — **Samuel Douhaire**
| *Blackbird Blackbird Blackberry*, Suisse/ Géorgie (1h51) | Scénario : E. Naveriani et Nikoloz Mdivani, d'après Tamta Melashvili. Avec Eka Chavleishvili, Teimuraz Chinchinadze.
LIRE page 17.



RADIO



Annonce à partir de 55min30

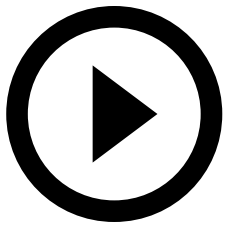
Entre Russie et rêve européen : un roman géorgien

Vendredi 24 novembre 2023

▶ ÉCOUTER (33 MIN)



Devant le Parlement, les manifestants géorgiens célèbrent la victoire sur l'ancien président qui a démissionné le 23 novembre 2003 à Tbilissi, Géorgie. ©Getty - Scott Peterson



Entretien d'Emmanuel Carrère et Nana Ekvtimishvili

Dans le cadre du festival "Un Week End à l'Est" dont France Culture est partenaire, nous partons à Tbilissi, en Géorgie, capitale d'un pays divisé entre tentative de rapprochement avec l'Union Européenne et son emprise de la Russie.

Avec

Emmanuel Carrère Ecrivain, scénariste, cinéaste

Nana Ekvtimishvili Réalisatrice et écrivaine géorgienne, marraine du festival et autrice de "Le Verger de poires" (Editions Noir sur Blanc, 2023)

Une identité partagée entre la Russie et la Géorgie

Emmanuel Carrère, fils de l'historienne Hélène Carrère d'Encausse, nie pendant longtemps ses origines géorgiennes au profit de ses origines russes. Cette redécouverte de ses racines lui ouvre cependant la porte à un pays complexe et divers, à la croisée entre l'Europe de l'Est, le Caucase et l'Orient, puisqu'il qualifie Tbilissi de "petit-Istanbul". Sa cousine, Salomé Zourabichvili, est même présidente de Géorgie.

Les liens entre l'écrivain et la Présidente sont le reflet d'une identité divisée au gré des évolutions géopolitiques entre la Russie et la Géorgie. En effet, Emmanuel Carrère a davantage hérité de ses origines russes par sa mère devenue historienne de la Russie, alors que sa cousine, d'abord diplomate française, rejoint le ministère des Affaires étrangères géorgien avant de s'inscrire dans l'opposition géorgienne puis prendre la tête de l'État.

La quête d'identité n'est pas évidente pour Nana Ekvtimishvili non plus. A la question : vous sentez-vous davantage Géorgienne que Russe, celle-ci répond : "je suis née en 1978, j'ai passé trente ans en Géorgie soviétique et j'ai traversé des moments de mouvements nationalistes. J'ai vécu à 11 ans l'entrée de tanks russes, dans ma capitale, qui ont tué des adolescents, en 1989. De mon point de vue, il y a eu un moment de bascule en Géorgie, on ne voulait plus appartenir à l'Union soviétique."

Entre les deux peuples, quelle perspective d'entente ?

Si les deux invités s'accordent à dire que l'opinion public géorgien est pro-Europe, ils qualifient leur gouvernement de prorusse : "au mois de mars, les Géorgiens et Géorgiennes sont descendus dans la rue pour protester contre une loi russe et cela a été un vrai succès." Emmanuel Carrère dénonce les annexions de la Russie de 20 % du territoire géorgien, et l'indifférence de l'Europe. Dans son texte, l'écrivain décrit aussi la trajectoire des Russes ayant fui leur pays lors de l'invasion de l'Ukraine : "une première vague de gens sont venus par idéologie politique, car ils refusaient cette invasion, puis une seconde vague liée à la conscription, car les gens avaient légitimement peur d'être envoyés à la guerre. C'est particulier, car dans un petit pays qui compte quelques millions d'habitants, il y a au moins des centaines de milliers de Russes, qui sont plus aisés que la population locale." Il constate ainsi que l'arrivée de ces Russes aisés entraîne une augmentation des prix de l'immobilier, ce qui crée des tensions entre géorgiens et russes.

De son côté, l'écrivaine et réalisatrice Nana Ekvtimishvili admet que "c'est dur lorsqu'ils n'affirment pas clairement leur opinion politique."

La réalisatrice géorgienne témoigne en effet de sa peur quotidienne quant à une possible invasion de la Géorgie : "si la Russie réussit à envahir l'Ukraine, cela aura des répercussions sur notre vie. L'idée même m'effraie, car elle conditionne mon existence et celle de mon pays." Emmanuel Carrère la rejoint : "si l'Ukraine vient à tomber, l'Europe telle qu'on la connaît ne représentera plus rien."

TV

UN WEEK-END À L'EST

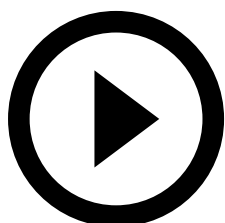
LE FESTIVAL DES
CULTURES EST-OUEST
7^e ÉDITION
DU 22 AU 27 NOV. 2023
À PARIS

DÉBATS D'IDÉES
ARTS VISUELS
CINÉMA
LITTÉRATURE
MUSIQUE



CINE+

Viva cinéma
Le jeune cinéma de Madame Colette



Annonce du Festival à partir de 19min10

WEB

Un Week-End à l'Est avec Emmanuel Carrère, fin novembre 2023



Emmanuel Carrère, né à Paris en 1957, est un auteur, journaliste, scénariste et réalisateur. Fils de la célèbre académicienne et soviétologue Hélène Carrère d'Encausse, et cousin de Salomé Zourabichvili, actuelle présidente de la Géorgie, il provient d'une **famille éminente au sein de la diaspora géorgienne**, comptant parmi ses membres des intellectuels, des économistes et des personnalités politiques.

Ces dernières années, il a approfondi ses recherches sur sa région et son pays d'origine, un travail d'investigation qui s'est intensifié **au fil de ses projets d'écriture**. Notamment avec *Un roman russe* (2007), qui tisse un lien entre le récit autobiographique et l'enquête historique. Il y retrace la reconstitution en Géorgie des circonstances entourant la mort de son grand-père maternel, un Russe blanc exécuté par la Résistance, ainsi que l'histoire d'un Hongrois interné pendant cinquante ans en Russie avant d'être rapatrié.

Ainsi que *Limonov*, lauréat du **prix Renaudot en 2011**, dans lequel il offrait une biographie romancée de l'écrivain, dissident et homme politique russe Édouard Limonov. Ce livre se situe à la croisée de la biographie, du roman et de l'essai, tout en proposant une analyse approfondie de la littérature russe, de l'histoire de l'URSS et de la Russie post-soviétique.

Il a dernièrement signé un **texte inédit** dans la nouvelle revue *Kometa*, qui décrypte, par le biais de la littérature notamment, l'actualité des pays de l'Est. Il y part sur les traces de sa cousine, Salomé Zourabichvili.

« Un Week-end à l'Est » est un festival qui a pour but d'explorer **les cultures des pays d'Europe de l'Est** au travers des arts visuels, de la littérature, du cinéma ou de la musique. Chaque année le festival met le cap sur une ville de la région au travers des artistes qui la représentent.

À LIRE — *Kometa*, la nouvelle revue littéraire tournée vers l'Est

Entre le 22 et le 27 novembre 2023, une trentaine d'événements auront lieu à Paris, offrant ainsi l'opportunité de découvrir les œuvres d'auteurs, réalisateurs, intellectuels et artistes liés à **la ville de Tbilissi**, capitale de la Géorgie.

Plus d'informations sur [le site d'« Un week-end à l'Est »](#).

crédits photo : ActuaLitté — Emmanuel Carrère - Livre sur la Place 2014,
CC BY-SA 2.0

DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

Des sonates pour violon et piano, à en inspirer Marcel Proust



Lisa Batiashvili est l'une des violonistes les plus accomplies de sa génération. Sa participation au Festival Un week-end à l'Est sera empreinte d'émotion. Pour ce festival tourné vers l'Est et dédié à la Géorgie, inviter Lisa Batiashvili, née à Tbilissi, était un choix évident.

Lors de son récital à Paris, la violoniste géorgienne présentera son compatriote Giorgi Gigashvili, un pianiste de 22 ans généreusement soutenu par la Fondation Lisa Batiashvili. Ensemble, ils vous offriront, entre autres, la célèbre *Sonate pour violon et piano* de César Franck, également enregistrée par Lisa et Gigashvili sur le dernier album de Lisa pour Deutsche Grammophon, intitulé *Secret Love Letters*.

Seront également proposés *Nocturne*, de Vaja Azarashvili et la *Sonate pour Violon en fa majeur*, de Felix Mendelssohn-Bartholdy. Rendez-vous ce 24 novembre à l'église de Saint-Germain-des-Près, 3, Place Saint-Germain-des-Près 75006 Paris.

Plus d'informations sur [le site d'« Un week-end à l'Est »](#).

Crédits photo : Lisa Batiashvili © Sammy Hart / Deutsche Grammophon - Giorgi Gigashvili © Kelly de Geer

DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

Tbilissi s'expose à Paris

✍ La Rédaction 📅 27 octobre 2023 📍 Elené Shatberashvili, Librairie-galerie Métamorphoses, Natela Grigalashvili, Nino



Détail de l'affiche de la manifestation. ©Un Week-end à l'Est

Né en 2016, à l'initiative de Vera Michalski et de Brigitte Bouchard, *Un Week-end à l'Est* est une manifestation culturelle et pluridisciplinaire qui se tient cinq jours de novembre à Paris, dans le 6^e arrondissement. Chaque année, une ville d'Europe centrale ou orientale est mise à l'honneur à travers ses écrivains, cinéastes, penseurs et artistes. Ce Festival offre aux participants un espace d'échange et de parole privilégié et au public français une opportunité unique d'apprécier la création vivante des pays de l'Est. Pour cette 7^e édition, visible du 22 au 27 novembre 2023, le festival *Un Week-end à l'Est* met le cap sur Tbilissi, capitale de la Géorgie, avec la réalisatrice et écrivaine Nana Ekvimishvili pour marraine, l'écrivaine Nino Haratischvili en invitée d'honneur, et une carte blanche à l'écrivain d'origine géorgienne Emmanuel Carrère. Côté arts visuels, 9 espaces présenteront des artistes géorgiens. Le programme peut encore se développer mais retenez déjà que la librairie-galerie Métamorphoses présentera *Final days of Georgian nomads* (photos) de Natela Grigalashvili, *Winter which was not there* (vidéo) de Vajiko Chachkhiani et une exposition collective de peinture avec Elené Shatberashvili, Nino Kapanadze et Sopho Kobidze. De nombreux artistes seront présents. Une belle occasion de les rencontrer. [Pour découvrir l'étendue du programme, cliquez !](#)

Le Merle et la mûre d'Elene Naveriana en avant-première ce 21 novembre



Ethéro tient la modeste droguerie **d'une bourgade géorgienne**. À 48 ans, elle vit toujours seule et doit affronter les moqueries des commères de son âge. Elle s'en fiche royalement et découvre soudain l'amour, un premier amour, qui, s'il la chamboule, ne remet pas en cause son indépendance, chevillée au corps. Portée par une actrice impressionnante de solidité et de douceur, la sensualité déborde ici la seule sexualité, à l'image de son titre : un merle qui se pose fugacement dans un buisson de ronces, alors qu'on cueille des mûres.

Ce film, sélectionné à la Quinzaine des cinéastes - Cannes 2023, est présenté en avant-première de sa sortie en salles le 13 décembre. En présence d'Elene Naveriani, cinéaste, de Tamta Melachvili auteure du livre dont le film est l'adaptation, **Merle, merle, mûre** (trad. Alexander Bainbridge et Khatouna Kapanadzé, Tropismes, oct. 2023), et de Nana Ekvtimishvili, cinéaste, romancière, marraine de cette édition. Animation : Antoine Guillot, critique, producteur de l'émission Plan large sur France Culture.



Notons également la rencontre avec deux traductrices du géorgien, Maïa Varsimashvili-Raphael et Marika Megrelishvili, **ce lundi 27 à 16h30**. En présence de Tamta Melachvili, autrice du roman *Merle, merle, mûre* (trad. Alexander Bainbridge et Khatouna Kapanadzé, parution oct. 2023, éditions Tropismes), et d'Iva Pezuashvili, auteur du livre *Le Bunker de Tbilissi* (trad. Marika Megrelishvili, parution oct. 2023, éditions Emmanuelle Collas).

Ce rendez-vous sera l'occasion d'entendre ces deux voix originales de la littérature géorgienne et de mettre à l'honneur celles et ceux qui ont permis qu'elles adviennent en français : les traducteurs et les éditeurs. La rencontre sera **accompagnée de lectures scéniques** par les étudiants de la Volia et par Jules Audry, metteur en scène et pédagogue. Animation : Marie Vrinat-Nikolov, professeure de langue et littérature bulgares.

Avec le soutien de l'European Union Prize for literature.

La Volia est une école d'art dramatique fondée en 2021 par Jules Audry. Il s'agit d'un lieu d'entraînement pour acteurs à la recherche d'une formation exigeante. L'école se distingue par un corps pédagogique diplômé dans sa discipline, moderne dans sa vision de l'enseignement et ancré dans de solides traditions théâtrales.

Ci-dessous, deux extraits du film :



DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

Quelles expos et sorties faire en France au mois de novembre ?

Maïlys Celeux-Lanval

Côté expositions, d'abord, Paris s'apprête à passer son mois de novembre sous le signe de la photographie, comme chaque année. Avec la foire **Paris Photo**, au Grand Palais éphémère du 9 au 12 novembre 2023, mais aussi avec une myriade d'expositions, comme celle de **Viviane Sassen** à la Maison européenne de la Photographie, celle de **Carolyn Drake** à la fondation Cartier-Bresson, ou encore « À partir d'elle. Des artistes et leur mère » au Bal.

Ailleurs en France, il faudra évidemment rendre très vite visite à [la toute nouvelle Cité internationale de la langue française de Villers-Cotterêts](#), inaugurée par le Président Emmanuel Macron dont c'est le grand projet. On pourra aussi se rendre au **MuMa** du Havre découvrir « Itinéraires abstraits », au **Mucem** de Marseille pour « Une autre histoire du monde », ou encore au **musée des Confluences** de Lyon pour la très passionnée « À nos amours ».

8. Voyage en Géorgie à l'occasion d'"Un week-end à l'Est" du 22 au 27 novembre

La **Géorgie** fait escale à Paris ! Grâce au festival **Un « Week-end à l'Est »**, qui se consacre pour sa 7^e édition à **Tbilissi**, capitale du pays. Du 22 au 27 novembre, les événements sont variés, couvrant des domaines allant du cinéma à la littérature, de la musique aux arts visuels. Avec, par exemple, une carte blanche à l'écrivain **Emmanuel Carrère** (d'origine géorgienne) aux **Beaux-Arts de Paris** le 22, des **expos** au Centre culturel tchèque, à la librairie-galerie Métamorphoses ou encore à la galerie Berthet-Aittouarès, une séance du **film** *Eka et Natia, chronique d'une jeunesse géorgienne* le 23 au Christine Cinéma Club, un **concert** de la violoniste Lisa Batiashvili et du jeune pianiste Giorgi Gigashvili le 24 dans l'église Saint-Germain-des-Prés...



À gauche, portrait de la marraine de cette 7^{ème} édition : Nana Ekvimishvili. À droite : un portrait d'Emmanuel Carrère qui dispose d'une carte blanche pendant le festival.

**Pour 2023, Un Week-end à l'est invite
Tbilissi, capitale de la Géorgie**

UN WEEK-END À L'EST

LE FESTIVAL
DES CULTURES
DE L'EST
7^E ÉDITION

DU 22 AU 27
NOVEMBRE 2023
À PARIS

DÉBATS D'IDÉES
ARTS VISUELS
CINÉMA
LITTÉRATURE
MUSIQUE

TBILISSI



Fondé en 2016 par Vera Michalski et Brigitte Bouchard, "Un week-end à l'Est" est un événement culturel diversifié qui se déroule sur cinq jours en novembre à Paris. Annuellement, une métropole d'Europe centrale ou de l'Est est célébrée à travers ses littéraires, réalisateurs, intellectuels et créateurs.

Des personnalités renommées et émergentes ont marqué les éditions précédentes, notamment le metteur en scène Béla Tarr, l'animateur Theodore Ushev, les cinéastes Mina Mileva et Vesela Kazakova, les auteurs tels que Svetislav Basara, György Dragomán, et bien d'autres. Des artistes comme le compositeur Valentin Silvestrov, le pianiste Alexei Lubimov, et des figures culturelles comme l'Opéra d'Odessa ont également participé.

L'événement propose une variété d'activités : débats, expositions, concerts, projections, et bien plus encore. Ces manifestations se déroulent dans des lieux iconiques du Quartier Latin, y compris la Maison de la poésie, le Théâtre du Châtelet et le Théâtre de la ville.

Plus d'une vingtaine de lieux participeront et accueilleront rencontres, débats, projections, avec une cinquantaine d'invités sur les cinq jours.

C'est une occasion pour les participants d'échanger dans un cadre privilégié et pour le public français de découvrir la richesse artistique des pays de l'Est. Parmi les penseurs qui ont enrichi l'événement, citons Ágnes Heller, Volodymyr Yermolenko, et bien d'autres.

Des chiens, des enfants, du football... et une histoire d'amour



C'est le coup de foudre quand **Lisa et Giorgi** se rencontrent par hasard dans les rues de Koutaïssi. L'amour les frappe si soudainement, qu'ils en oublient même de se demander leur prénom. Avant de poursuivre leur chemin, ils décident de se retrouver le lendemain. Ils sont loin de se douter que le mauvais œil leur a jeté un sort.

Né en 1984 à Tbilissi, **Alexandre Koberidze** étudie le cinéma à l'académie allemande du Film et de la Télévision de Berlin. *Let the Summer Never Come Again* a reçu le Grand Prix et le Prix du Meilleur Premier Film du FID Marseille 2017. Son dernier film, *Sous le ciel de Koutaïssi*, a remporté le Prix Fipresci au Festival international du Film de Berlin.



Sous le ciel de Koutaïssi (2021) - Bande annonce HD VOST



Partager



SOUS LE CIEL DE KOUTAÏSSI

UN FILM DE ALEXANDRE KOBERIDZE



Regarder sur  YouTube

Sous le ciel de Koutaïssi, d'Alexandre Koberidze, avec Giorgi Bochorishvili, Ani Karseladze, Oliko Barbakadze, sera à découvrir le samedi 25 novembre, à 20h15 au Christine Cinéma Club. La diffusion sera présentée par Charlotte Garson, rédactrice en chef adjointe des Cahiers du Cinéma.

Plus d'informations sur [le site d'« Un week-end à l'Est »](#).

DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

"Géorgie : la voix des femmes", une soirée de littérature et de musique



Le festival vise à créer un point de rencontre pour les passionnés des cultures de l'Europe de l'Est, une région souvent sous-représentée et méconnue. Initié en 2016 par deux éditrices animées par une passion pour les auteurs des pays de l'Est, l'équipe organisatrice de "**Un Week-end à l'Est**" s'engage à présenter une sélection artistique rigoureuse et à forger des liens culturels entre l'Est et l'Ouest.

Une soirée spéciale fera entendre et résonner **les voix des écrivaines géorgiennes**. Kato Javakhishvili, poétesse et dramaturge née à Tbilissi en 1979, partagera ses textes aux formes poétiques captivantes. La comédienne Irène Jacob, prêtera sa voix aux écrivaines Nana Ekvtimishvili, Nino Haratischwili, Tamta Melachvili, Elena Botchorichvili et Kéthévane Davrichewy.

La soirée sera **mise en musique par The Window**, un groupe alternatif originaire de la vibrante ville de Tbilissi, et dont le son unique est façonné par quatre artistes exceptionnels : Nino Isakadze (chant, guitare et autre-compositrice), Tamuna Akhalkatsi (violon), Davit Tavadze (flûte / clavier / ingénieur du son) et Mariam Tsibakhashvili (violoncelle).

Leur répertoire est un mélange envoûtant de compositions originales et de reprises innovantes. Leur album Dreamers est sorti en 2020. War in Circle est un projet musique/poésie en collaboration avec la poétesse géorgienne Kato Javakhishvili, abordant avec éloquence le conflit en cours à travers un mélange de poésie et de musique, et mettant l'accent sur la nature cyclique de la guerre et le désir d'une paix durable.

La soirée se déroulera à la Maison de la Poésie, le samedi 25 novembre, à 21 h.

Crédits photo : Kato Javakhishvili © DR ; Irène Jacob © R. Schroeder ; The Window © Nino Isakadze

DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

UN WEEK-END À L'EST TBILISSI - 7^e ÉDITION 22 AU 27 NOV. 2023 À PARIS FESTIVAL DES CULTURES DE L'EST ARTS D'IDÉES - CINÉMA - LITTÉRATURE - MUSIQUE

CINÉMA



Un week-end à l'Est 2023 : Le programme dévoilé

Date de publication : 14/11/2023 - 10:45

La manifestation parisienne revient pour sa 7^e édition, du 22 au 27 novembre prochains, et mettra à l'honneur la ville de Tbilissi, capitale de la Géorgie.

La Géorgie, "une forme de résistance face à l'oppression russe"



Dans cette édition 2023 consacrée à la culture de Tbilissi, **autant l'intime que le collectif sont à l'honneur.**

Trop peu explorée, trop peu décrite, la Géorgie constitue une grande inconnue pour le public français. Les artistes géorgiens apportent **un regard humain et réaliste** sur la transformation de leur ville, de leur pays avec une volonté critique d'offrir une lecture de notre monde contemporain à travers le temps.

Ouverts au monde, animés du même élan libérateur comme une forme de résistance face à l'oppression russe, s'émancipant à leur façon de leur passé soviétique, ils nous fournissent des outils pour mieux comprendre notre présent. Leur univers singulier est nourri de souvenirs et d'expériences. Entre héritage et époque actuelle, cela crée **des rencontres vitaminées.**

J'ai découvert avec ravissement la littérature géorgienne, portée par des voix qui explorent la place des femmes dans les romans de Nana Ekvimishvili, marraine de notre édition, de Nino Harashtivili, notre invitée d'honneur, et de Tamta Mélashvili, dont le livre a été adapté au cinéma par Elene Naveriani dans *Blackbird BlackBerry*, qui sera présenté en avant-première le mardi 21 novembre.

Le parcours d'art visuel se déploie avec beaucoup de contrastes dans les lieux emblématiques du sixième arrondissement avec **des artistes émergents et confirmés**. Tels que Nika Katuladze, jeune peintre et sculpteur qui change nos perceptions de l'espace et crée des expériences sensorielles et le peintre Vakho Bugatze qui peint de grands formats évoquant ses souvenirs intimes et la mémoire collective.

REPORTAGE – Route écroulée, crevaisons, fatigue : “Nous voici entrés en Géorgie...”

À noter aussi les participations d'Emmanuel Carrère qui viendra nous parler de son roman géorgien (qui nous réserve dans la nouvelle revue Kometa) à **la soirée d'ouverture aux Beaux-Arts** de Paris, du concert à l'église Saint-Germain-des-Prés avec la violoniste reconnue Lisa Batiashvili et la présence de la grande pianiste Khatia Buniashtvili à la soirée de clôture au théâtre de l'Odéon.

Les cinéastes à l'honneur vous feront **vivre des moments poétiques**, évocateurs et intenses au Christine Cinéma Club. On pense à *Taming the Garden* de Salomé Jashi, *Sous le ciel de Koutaïssi* de Alexandre Koberitze ou encore à *A room of my own* de Soso Bliadze où l'actrice et co-scénariste Taki Mumladze sera présente, sans compter les films cultes d'Otar Iossellani présentés par Julia Bertuccelli.

UN WEEK-END À L'EST

LE FESTIVAL DES
CULTURES EST-OUEST
7^e ÉDITION
22 - 27 NOVEMBRE 2023
À PARIS

DÉBATS D'IDÉES
ARTS VISUELS
CINÉMA
LITTÉRATURE
MUSIQUE

WEEKENDALEST.COM

TBILISSI



La transformation de la ville de Tbilissi et ses influences passent par l'explication de l'historienne d'art Lali Pertenava à l'ENSA de Paris-Malaquais. Il n'y pas de long fleuve tranquille dans cette programmation où les artistes invités de cette édition 2023 sont animés par la volonté d'entrer dans une nouvelle ère.

Sans doute, est-ce un peu naïf de **mettre ses espoirs dans la culture** face aux tragédies actuelles, mais c'est une façon de faire exister un espace des possibles qui abolit les frontières et les divisions. Plus d'informations à [cette adresse](#).

Crédits photo : Stand de la Géorgie, Foire du Livre de Francfort 2018

DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

La littérature géorgienne mise à l'honneur à Paris

BibliObs



Détail de l'affiche de l'édition 2023 du festival Un week-end à l'est. (DR)

Initié par Vera Michalski et Brigitte Bouchard en 2016, le festival Un Week-End à l'Est est de retour pour sa septième édition. Chaque année, une ville d'Europe centrale ou orientale est célébrée dans le VI^e arrondissement de Paris. Après Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia et Odessa, c'est au tour de Tbilissi, la capitale de la Géorgie, d'être mise en lumière.

L'événement, qui se déroulera du 22 au 27 novembre, a pour marraine la réalisatrice et autrice Nana Ekvimishvili et pour invitée d'honneur la dramaturge et autrice Nino Haratischwili. Sur cinq jours se bousculeront écrivains, philosophes, politologues, cinéastes, acteurs, artistes, photographes, critiques d'art, historiens de l'art, commissaires d'expositions, musiciens, chanteurs...

On pourra par exemple assister à l'avant-première de « Blackbird Blackberry » d'Elene Naveriani, ce film sélectionné à la Quinzaine des cinéastes à Cannes, avant sa sortie en salles, mardi 21 novembre à 19h30 au Nouvel Odéon. Une projection en présence d'Elene Naveriani, cinéaste, de Tamta Mélachvili, autrice du livre dont le film est l'adaptation, et de Nana Ekvimishvili, cinéaste et romancière.

Une carte blanche à Emmanuel Carrère aura lieu mardi 22 novembre, à 18h, aux Beaux-Arts. A la tête d'une œuvre importante publiée aux éditions P.O.L dont notamment « Un roman russe » (2007), « Limonov » (prix Renaudot, 2011), « Yoga » (2020) ou encore « V13 » (2022), suivi du procès des attentats du 13-Novembre prépublié dans « l'Obs », l'écrivain vient de publier un texte inédit sur ses origines géorgiennes dans le premier numéro de la revue « Kometa ». Petit-fils d'immigrés géorgiens, il mène depuis plusieurs années un travail d'investigation sur son pays d'origine, qui s'est, au fil des projets d'écriture, accentué.

Jeudi 23 novembre, à 19h, à la Bibliothèque André-Malraux, les romancières Elena Botchorichvili, (« Seulement attendre et regarder », traduit du russe par Bernard Kreise, Éditions du Boréal, 2012) et Kéthévane Davrichewy (« Nous nous aimions », Sabine Wespieser, 2022) dissenteront autour de la question de l'exil et du déracinement dans une rencontre animée par Julie Clarini, rédactrice en chef de la rubrique Idées, à « L'Obs ».

Et ce n'est là qu'un échantillon des réjouissances. Parmi les autres invités, on trouve les Changeliani Sisters, qui chantent les chansons de leurs ancêtres, l'auteur Levan Berdzenichvili dont « Ténèbres sacrées » (traduit par Maïa Varsimashvili-Raphael et Isabelle Ribadeau Dumas, Noir sur Blanc, 2022) est réputé pour être « *le seul livre sur le Goulag qu'il est impossible de lire sans éclater de rire* », le marionnettiste et directeur artistique du Théâtre Gabriadze, Théâtre de Marionnettes de Tbilissi Leo Gabriadze, les quatre peintres Vakho Bugadze, Nino Kapanadze, Maia Naveriani et Elené Shatberashvili...

*La 7e édition du festival **Un Week-end à l'est**, consacrée à Tbilissi, capitale de la Géorgie, aura lieu du 22 au 27 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com.*

SORTIES

En partenariat avec **Un week-end à l'Est**



5 bonnes raisons de se laisser transporter par le festival Un week-end à l'Est

Par **Malika Bauwens** • le 17 novembre 2023 à 17h11

La richesse et la vivacité culturelle des pays de l'Est sont rarement mises à l'honneur. Après Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia et l'an dernier Odessa, la ville de Tbilissi, en Géorgie, dévoile sa scène artistique, cinématographique, littéraire et musicale, le temps de la 7^e édition du festival des cultures de l'Est, organisée du 22 au 27 novembre dans le 6^e arrondissement de Paris. Voici (au moins) 5 bonnes raisons de se laisser transporter par le festival Un week-end à l'Est !

Né en 2016, le festival Un week-end à l'Est réunit, pendant cinq jours en novembre à Paris, cinquante artistes de tous horizons esthétiques, de la littérature au cinéma en passant par les arts plastiques, la musique, autour d'une ville d'Europe centrale ou orientale.

Cette année, cap sur Tbilissi, capitale de la Géorgie ! Avec en marraine la réalisatrice et écrivaine Nana Ekvtimishvili, la manifestation culturelle, initiée par **Vera Michalski et Brigitte Bouchard**, éditrices passionnées d'art, a pour invitée d'honneur l'écrivaine Nino Haratischwili et offre **une carte blanche à Emmanuel Carrère**, auteur d'origine géorgienne. Quantité d'expositions d'art, de galeries en librairies, sont aussi au programme. Sans oublier la musique en point d'orgue de cet événement.

1. Rencontres graphiques et littéraires à la Librairie Polonaise



Portrait de Zura Mchedlishvili ⓘ

Institution fondée en 1925, reconnaissable à son lettrage Arts déco sur le boulevard Saint-Germain, la **Librairie Polonaise** se prête à plusieurs rencontres littéraires les 25 et 26 novembre. Y passer une tête donne aussi l'occasion de découvrir le travail **Zura Mchedlishvili**, artiste géorgien qui réside et travaille à Tbilissi. Formé à l'école d'art « Jacob Nikoladze » et à l'école de peinture « Niko Pirosmani » de Rustavi, ce graphiste se consacre depuis plusieurs années au design de livres, à l'illustration, et manie aussi bien la gravure que la peinture. C'est aussi lui qui signe l'affiche de la 7^e édition du festival des cultures de l'Est.

2. Plonger dans la peinture surréaliste de Guela Tsouladze



Guela Tsouladze, « Test de Rorschach », 2021

Né en 1959 à Tbilissi d'une mère française et d'un père géorgien, psychiatre, **Guela Tsouladze** grandit entre la France et la Géorgie. Digne rejeton de Dalí et du cinéaste Sergueï Paradjanov ! Après des études aux Beaux-Arts de Tbilissi dans les années 1970, il rejoint les Arts décoratifs de 1980 à 1983, puis les Beaux-Arts de Paris de 1983 à 1985 où il devient l'assistant de [Christian Boltanski](#). Toiles, papiers, cartons, il peint sur tout et partout, y compris les squats de Paris. Installé à New York, au Chelsea Hotel, Guela Tsouladze trouve son style. Il nous est révélé dans les salons de la mairie du 6^e arrondissement de Paris le temps du festival Un week-end à l'Est.

« Pas de jour sans point »

Jeudi 23 novembre à 16h30

Solo show de Guela Tsouladze

Mairie du 6^e, Salon David d'Angers, 78 rue Bonaparte, 75006 Paris

[Pour en savoir plus](#)

3. Refaire le monde à l'aune des installations de Nika Kutateladze à la galerie Berthet-Aittouarès



Nika Kutateladze, *Vue de l'installation « To Protect My House While I'm Away », 2018.*

Formé en architecture et diplômé du Centre d'Art contemporain de Tbilissi, Nika Kutateladze triture dans ses sculptures et installations notre société de consommation et son accaparement des espaces naturels. Dans son œuvre *To Protect My House While I'm Away*, présentée à la biennale d'architecture de Tbilissi en 2019 et dont cette exposition parisienne a emprunté son titre, l'artiste reproduit une maison abandonnée de la région de Gourie, envahie de ronces et d'épines pour la protéger des cambrioleurs et des animaux sauvages.

« To Protect My House While I'm Away »

Jeudi 23 novembre à 15h50

Solo show de Nika Kutateladze

Galerie Berthet-Aittouarès, 29 rue de Seine, 75006 Paris

[Pour en savoir plus](#)

4. Être captivés par les photos de Natela Grigalashvili



Natela Grigalashvili, « *Final days of Georgians Nomads* »

La Librairie Galerie Métamorphoses a flashé pour le travail de **Natela Grigalashvili**. Photographe documentaire indépendante, basée à Tbilissi, elle œuvre en tant que reporter photo et cadreuse, et commence sa carrière par des clichés uniquement en noir et blanc. Passée à la couleur depuis plus d'une décennie, Natela Grigalashvili arpente avec son appareil numérique les zones rurales et les villages reculés de Géorgie, passant du temps auprès des habitants dont elle capte les rudes conditions de vie. Ses reportages au long cours ont été récompensés en 2007 pour leur contribution à la photographie géorgienne.

« Final Days of Georgians nomads »

Jeudi 23 novembre à 15h27

Solo show de Natela Grigalashvili

Librairie Galerie Métamorphoses, 17 rue Jacob, 75006 Paris

[Pour en savoir plus](#)

5. Place à la musique !



Portrait des Chamgeliani Sisters

Ce panorama de la vivante scène géorgienne offert par le festival Un week-end à l'Est ne saurait être complet sans quelques concerts. Le 22 novembre, en ouverture du festival, **la chapelle des Beaux-Arts de Paris** résonnera ainsi du chant svane. Une polyphonie à trois voix portée par les sœurs géorgiennes Ana, Eka et Madona Chamgeliani issues d'une longue lignée de chanteurs de la province montagneuse et isolée de la Svanétie. Les mélomanes seront aussi comblés par le concert exceptionnel réunissant en **l'église Saint-Germain-dès-Près** la violoniste virtuose Lisa Batiashvili et le pianiste Giorgi Gigashvili.

Chamgeliani sisters & friends : chants polyphoniques géorgiens, concert d'ouverture du festival

Mercredi 22 novembre à 20h

Chapelle des Beaux-Arts de Paris, 14 Rue Bonaparte, 75006 Paris

[Pour en savoir plus](#)

Lisa Batiashvili & Giorgi Gigashvili Mendelssohn & Franck : sonates pour violon

Vendredi 24 novembre à 20h30

Église de Saint-Germain-des-Prés, 3 Place Saint-Germain des Prés, 75006 Paris

— . .

« Tbilissi la fantastique et la post-fantastique », par Zurab Karumidze

Si vous ouvrez un livre sur l'histoire de Tbilissi, la première phrase sera la suivante : « *En termes géologiques, Tbilissi et ses environs constituent le fond marin qui s'est formé au cours de la période tertiaire de l'ère cénozoïque, il y a 65 millions d'années.* » En effet, des poissons et des mollusques y vivaient et des milliards de processus biochimiques s'y sont déroulés. Cela a prédéterminé le code génétique de cette ville qui, tout au long de son histoire, a existé en tant que mer couleur de vin. Le vin était la substance qui rassemblait les habitants de la ville, stimulait et renforçait ses liens sociaux, son tissu social, sa vie créative.

Tbilissi pourrait être comparée au dieu Janus à deux visages, l'un tourné vers l'est, l'autre vers l'ouest. Cette ville a toujours eu des identités multiples, culturelles et ethniques, qu'elle a combinées harmonieusement. Géorgiens, Arméniens, Azéris, Juifs, Yézidis, Russes, Allemands, Italiens, Français, Polonais, etc. Synagogue juive, mosquée musulmane, églises orthodoxe géorgienne et arménienne se côtoient, sans oublier les vestiges de l'Atechgah zoroastrienne.

« *Sois un homme bon et peu importe où tu fais tes prières !* » – telle est la maxime de la vieille ville.

Le festin, partout

Le vin était la substance omniprésente dans cette ville, un jus très spécial, comme son sang, ou l'eau chaude sulfureuse qui coulait dans ses vieilles veines. C'est d'ailleurs grâce à ces sources d'eau chaude que, selon la légende, la ville a été fondée. Il n'est donc pas étonnant que le rituel de la dégustation du vin y soit un art populaire, et que le discours sur le vin soit devenu une sorte de genre littéraire : un discours émotionnel, passionné, humoristique et auto-ironique : « *Si tu me remplis de vin, je te remplirai de joie ! Buvez et savourez !* »

Le festin se déroulait partout : dans les jardins, les cours, les maisons, les tavernes, sur la place du marché, et même sur les radeaux qui descendaient le fleuve, traversaient toute la ville et en revenaient, ce qui était très populaire. Les artisans locaux, qui chantaient et récitaient des poèmes, un peu comme les Meistersinger allemands, étaient les personnages principaux de ces événements. Ils s'appelaient Qarachokheli et avaient un code vestimentaire spécifique : robes noires et chapeaux coniques, un peu comme les soufis. C'étaient des gens prodigues et généreux, qui dépensaient le soir ce qu'ils avaient gagné pendant la journée ; parmi eux, la frugalité était considérée comme un péché ; c'étaient des types machos, grands buveurs et bons combattants.

Les autres personnages indispensables des anciennes fêtes de Tbilissi étaient les Kinto, les marchands ambulants. Ce sont des danseurs habiles et adroits, qui dansent parfois avec une bouteille de vin sur la tête, sans appui. Ils savaient aussi boire et, contrairement à ces machos de Qarachokheli, beaucoup d'entre eux étaient gays. Ils avaient leur humour et leurs manières. Lorsque le modernisme arrivait en ville avec son vocabulaire, ils lançaient des cris particuliers : « *Achetez du raisin, du raisin décadent* » ou « *Voici du persil, du persil futuriste* ». Qarachokheli et Kinto se mêlèrent aux autres groupes sociaux de la ville : l'aristocratie géorgienne, qui est en permanence dans une situation difficile, la bourgeoisie arménienne, qui est plutôt bien lotie, et le prolétariat émergent, qui est ethniquement mélangé. Bien sûr, ce mélange est rendu possible par l'alchimie du vin et de la fête géorgienne.

Deux ans après la Scala

Tbilissi, la ville éclectique de la fête perpétuelle et mobile, emplit du son des duduks persans, des zurnas azéris, des rythmes moyen-orientaux et caucasiens et de chants folkloriques et religieux géorgiens à plusieurs voix. L'opéra italien était également présent – les pièces de la Scala étaient jouées ici avec juste deux ans de décalage. Une telle diversité sur un si petit territoire ne pouvait aller sans traduction et, pour reprendre les termes

d'Umberto Eco, la traduction était la langue de Tbilissi – traduction du magnifique paysage de la ville en architecture, traduction de l'architecture en personnes, traduction des groupes religieux et ethniques et des individus entre eux, traduction de l'Est en Ouest et de l'Ouest en Est. Il semble que l'esprit de la ville soit totalement ouvert à l'autre et à l'altérité, et c'est là le fondement de la créativité.

Quel type de littérature trouvait-on sur les étagères des foyers médiévaux de Tbilissi ? L'écriture géorgienne ancienne était essentiellement religieuse, à l'exception de la poésie séculière qui s'est développée au haut Moyen Age, mais celle-ci appartenait aux monastères. Les citadins préféraient une littérature plus banale : poésie amoureuse écrite par les aristocrates et les rois géorgiens, traductions de poèmes persans, turcs et arabes, et romans d'amour. Et bien sûr, chaque foyer conservait son exemplaire de « le Chevalier à la peau de panthère ». La conquête russe de 1801 a rapproché la Géorgie de l'Europe, car la Russie du début du XIX^e siècle était plus européenne qu'elle ne l'est aujourd'hui. Et oui, l'Europe a séduit Tbilissi et la Géorgie en tant que telle ; pendant 300 ans, le discours était : la Géorgie appartient à l'Europe ! Le premier manifeste symboliste (1916) des jeunes poètes géorgiens se lit comme suit : « *La deuxième Terre sainte après la Géorgie, c'est Paris !* »

La littérature géorgienne a ainsi embrassé des bribes de classicisme, comme dans la poésie d'Alexandre Chavchavadze, le romantisme incarné par Nikoloz Baratashvili et le réalisme critique – par Ilia Chavchavadze, Lavrenti Ardaziani et d'autres. Pourtant, la véritable fusion des arts et de la culture avec l'Europe se produit avec le triomphe du modernisme en Géorgie dans les années 1910-1920.

Le modernisme géorgien, alias l'avant-garde de Tbilissi, a été tardif, car le pays se trouvait à la périphérie des grands développements artistiques européens. Il s'est développé au cours de trois épisodes cruciaux de l'histoire de la Géorgie du XX^e siècle : l'effondrement de l'Empire russe (1917), l'établissement de la première République démocratique (1918-21)

et la reprise de la Géorgie par la Russie bolchevique (1921).

Les exilés ébahis

Il n'y aurait pas de modernisme géorgien sans le génie du lieu (*genius loci*), car Tbilissi s'est transformée de mer couleur de vin en ville fantastique, comme on l'appelait à l'époque. La capitale s'est ouverte et a accueilli un nouveau type de population, qui chantait des chansons différentes et dansait sur des musiques différentes : ceux qui venaient de l'ouest de la Géorgie et ceux qui venaient de Russie. Les artistes et poètes russes fuyaient la guerre civile après la révolution bolchevique de 1917 ; ils recherchaient la paix, un climat doux et, à coup sûr, de la bonne nourriture et du bon vin. Lorsqu'ils arrivaient des villes russes dévastées et qu'ils voyaient l'éclairage électrique dans les rues de Tbilissi, certains tombaient à genoux, embrassaient la terre et priaient les lampadaires. Les plus grands poètes sont venus : Nikolaï Goumilev, Vladimir Maïakovski (qui est né en Géorgie, à Koutaïssi), Osip Mandelstam, le peintre Sergueï Soudeïkine, etc. Tbilissi a toujours été une ville multiethnique, mais elle n'avait jamais connu un tel afflux et une telle diversité d'individus créatifs, qui parlaient toutes les langues, y compris un schibboleth poétique, voire transmentaliste, et même l'espéranto.

Dans les centres du modernisme que sont Paris, Berlin, Londres, New York ou Saint-Pétersbourg, il faut chercher les cafés artistiques, car le modernisme était une culture de café. Ceux de Tbilissi à cette époque dorée n'étaient pas seulement des lieux où l'on buvait et mangeait, mais aussi des lieux d'éducation et de connaissance. Les poètes et les artistes y organisaient des conférences, des débats, des présentations de livres et d'autres publications, des représentations de théâtre ou des concerts et, bien sûr, ils buvaient et fumaient beaucoup... ils s'affrontaient, débattaient, affichaient leurs manifestes et organisaient des happenings.

Les modernistes géorgiens étaient de deux sortes : les symbolistes et les futuristes. Le noyau du mouvement symboliste était l'ordre poétique des

Cornes bleues (Tsisperqantselebi) : Paolo Yashvili, Titsian Tabidze, Valerian Gaprindashvili, Kolau Nadiradze, etc. Leur gourou, le romancier, dramaturge, poète et essayiste Grigol Robakidze, est notamment le premier Géorgien à avoir écrit sur la musique de jazz dans les années 1920. Les futuristes, eux, comprenaient les frères Ilia et Kiril Zdanevich, nés à Tbilissi, mi-polonais, mi-géorgiens, et leurs compagnons de route russes comme Alexeï Kroutchenykh ainsi que le groupe dadaïste essentiellement géorgien de H2SO4 : Beno Gordeziani, Nyogol Chachava, Zhango Ghoghoberidze et Nikoloz Shengelaia, le futur réalisateur.

Le roi des poètes

Parmi les modernistes géorgiens, il y avait un animal poétique qui se tenait à l'écart et au-dessus des deux groupes, qui ne s'est jamais affilié à aucune congrégation artistique de son époque et qui était considéré comme le roi des poètes géorgiens : Galaktion Tabidze. Et c'était bien le roi, dont le domaine allait au-delà du symbolisme et du futurisme. Mais il s'agit là d'une autre histoire. La figure dominante la fiction géorgienne de cette période fut Mikhaïl Javakhshvili, exécuté en 1937. Il publia en 1924 son grand roman picaresque moderniste de style européen, « Kvachi Kvachantiradze ».

Les modernistes littéraires ont été soutenus, voire dépassés, par de remarquables artistes visuels : David Kakabadzé, Lado Gudishvili, Hélène Akhvlédiani, Irakli Gamrekeli, Valerian Sidamon-Eristavi, Dimitri Shevardnadze et d'autres. L'engouement pour le modernisme a également touché le théâtre géorgien, avec les mises en scène révolutionnaires et novatrices de Sandro Akhmeteli et Kote Marjanishvili. Il en va de même pour le cinéma géorgien, qui remonte au début des années 1900. Le premier film documentaire à grande échelle a été tourné en 1912 par Vasil Amashukeli. Alexandre Tsutsunava, Ivane Perestiani et les réalisateurs d'avant-garde – Nikolaï Shengelaia, Kote Mikaberidze et Mikhail Kalatozishvili – lui ont succédé.

Les modernistes, géorgiens ou immigrés, ont enrichi la fête qu'était Tbilissi

de spectacles de jeunes gens étranges, récitant leurs poèmes assis sur les arbres, ou depuis des calèches passant sur l'avenue principale, ou des podiums improvisés sur les places de marché, ou des scènes académiques. La théâtralisation de la vie était en route.

La température est montée d'un cran

Un autre groupe futuriste fondé par les frères Zdanevich et Alexeï Kruchonykh s'appelait à l'époque « 41 degrés ». Ce nom fait référence à trois choses : la latitude à laquelle se trouve Tbilissi, l'alcool plus fort que la moyenne et la forte fièvre, qui provoque le délire. Ainsi, avec l'avènement de l'avant-garde moderniste, la température de la ville est montée d'un cran, parlant un langage artistique délirant. Hélas, cette théâtralisation de la vie et de la créativité ultime n'a pas survécu aux années 1920. Par la suite, la zone grise du réalisme socialiste de Staline dans les arts et du totalitarisme dans la vie de tous les jours s'est installée. Les modernistes ont subi la Grande Purge – certains ont été exécutés, d'autres ont fui le pays, d'autres encore se sont transformés en fervents défenseurs de la nouvelle idéologie et de la nouvelle esthétique.

Mais après la mort de Staline, avec l'avènement du jazz et de quelques œuvres littéraires et cinématographiques américaines pendant le dégel des années Khrouchtchev, la charge créative de la ville a explosé à nouveau. Dans les années 1960 et 1970, une nouvelle génération d'écrivains et d'artistes émerge. Le cinéma géorgien a produit des œuvres remarquables, qui ont reçu une reconnaissance internationale : les frères Shengelaia, Otar Ioseliani, Giorgi Danelia, Rezo Gabriadze (en tant que scénariste), Mikhaïl Kobakhidze, Rezo Esadze, Irakli Kvirikadze et bien d'autres encore, ont ramené l'art en ville, un art plein d'ironie, de tristesse, de lyrisme et d'improvisation.

Il en va de même pour le théâtre : Mikheil Tumanishvili, Robert Sturua, Temur Chkheidze et d'autres ont déconstruit le faux pathos et l'académisme du théâtre soviétique et ont ouvert la voie à l'esthétique

post-moderniste dans les arts et la littérature géorgiens. En poésie, Shota Chantladze était remarquable, avec son discours contemplatif de flâneur ; puis vinrent Anna Kalandadze, Lia Sturua avec ses innovations en vers libre. La prose était dominée par Otar Chiladze, Chabua Amirejibi, Naira Gelashvili. Je qualifierais cette période et ces personnes de « Late-Fantastic ».

« Nous dansons ensemble, nous nous battons ensemble »

La Tbilissi post-fantastique a commencé avec l'effondrement de l'Union soviétique et la guerre civile (alias guerre de Noël) de 1991-1992. La vie a commencé à imiter les arts, la réévaluation des valeurs, la destruction, les conflits ethniques, les escarmouches domestiques, mais aussi les progrès vers une société ouverte et la démocratie, les organisations non gouvernementales naissantes, les médias indépendants – nous découvrons le postmodernisme. De nouveaux écrivains de style urbain sont apparus, comme Karlo Kacharava, artiste et auteur remarquable, Aka Morchiladze, Davit Barbakadze, le Reactive Club, David Turashvili, et bien d'autres plus tard. Ils ont parodié les classiques littéraires, les clichés, les stéréotypes, les styles, l'idéologie religieuse, ils ont relu, repensé et déconstruit le passé. Malgré les guerres, les souffrances, les morts, les réfugiés, les catastrophes, les bouleversements politiques, nous parvenions toujours à nous moquer de nos problèmes, à les transformer en un nouveau discours littéraire, à forger un nouveau langage urbain, à inventer de nouvelles possibilités narratives et, plus encore, à inventer nos nouvelles identités, à les transformer grâce à une métamorphose créative et carnavalesque. Les années 1990 ont été une période passionnante à Tbilissi.

A l'aube du XXI^e siècle, il semble que la vie créative de Tbilissi se concentre dans l'obscurité des boîtes de nuit (comme Bassiani, ouverte en 2014), très reconnues en Europe. En outre, la vie politique des jeunes se confond avec celle des boîtes de nuit : lors des rassemblements devant le Parlement

condamnant la Russie et promouvant l'intégration euro-atlantique, soutenant l'Ukraine et confrontant le gouvernement géorgien qui s'en tient à une politique prudente à l'égard du Kremlin, les slogans pourraient être ceux d'une boîte de nuit : « *Nous dansons ensemble, nous nous battons ensemble !* »

La culture de Tbilissi devient politique et hédoniste, tout en embrassant les principaux défis mondiaux d'aujourd'hui : la Russie impitoyable et affirmative au nord, la guerre entre la démocratie et l'autocratie, le changement climatique, les pandémies, etc. En ce qui concerne les arts, le nouveau cinéma et le théâtre géorgiens connaissent des développements passionnants, à l'instar du Royal District Theater, et pour la création littéraire, bienvenue à Nino Haratischvili !

*La 7^e édition du festival **Un week-end à l'est**, consacrée à Tbilissi, capitale de la Géorgie, aura lieu du 22 au 27 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com.*

BIO EXPRESS

Zurab Karumidze, 66 ans, vit à Tbilissi. Il est journaliste, essayiste et romancier. Il est notamment l'auteur de « Dagny, or a Love Feast », publié en 2011 et sélectionné en 2013 au International Dublin Literary Award.

« Une ode aux plus valeureux vaincus », par Iva Pezuashvili

Il n'y a rien de nouveau dans la tentative d'apprivoiser la littérature. Dans l'histoire de la Géorgie indépendante, tous les systèmes ont essayé, et dans cette bataille, tous les systèmes ont échoué.

Ainsi, une règle demeure : il est impossible de vaincre les mots !

La suite après la publicité

Jamais !

Surtout pas avec le mensonge !

Les mots vivent plus longtemps que les écrivains.

Les écrivains vivent plus longtemps que le système.

C'est pourquoi mes mots sont les suivants :

Je ne souhaite pas parler de gens qui s'habituent à la défaite, ni de ceux qui conversent avec le nihilisme et qui ont pour repas le désespoir. Mon souci va à ceux qui ont connu une première défaite et qui se sont ensuite habitués à d'autres revers, comme si le fait d'avoir été vaincus une fois les condamnait à l'échec à chaque fois.

Mon souci concerne ceux qui ont renoncé petit à petit à tant de choses, au point que désormais c'est leur tour de renoncer à la patrie.

La patrie qu'on aime inconditionnellement, comme son propre enfant.

Qu'on chérit avec sa terre, son eau, ses forêts abattues et ses côtes de mers vendues, avec son air saturé de plomb et ses émissions de voitures, avec ses rues où ses vieux bâtiments historiques effondrés se réincarnent en immeubles gratte-ciel, ou bien avec ses monuments du patrimoine culturel dilapidés par des ministres sans culture. Comme si ses fresques médiévales étaient de simples coloriages pour enfants, ou comme s'il était crucial de ne pas dépasser les contours du dessin, d'avoir un crayon bien taillé pour les copier. Mais peut-on réellement copier tout ce que l'on appelle la géorgienité, la culture et l'identité géorgienne ?

« Une ode aux plus valeureux vaincus », par Iva Pezuashvili

La littérature apprivoisée ne signifie pas de mauvais livres. Même la littérature mise au coin recèle des chefs-d'œuvre brillants. Seulement, la littérature apprivoisée essaie toujours de s'échapper du temps dans lequel elle vit, de fuir les problèmes qui se trouvent devant elle. C'est pour cette raison que la majorité des livres écrits pendant la période de l'Union soviétique évoque la vie dans « l'autre passé » et dans « l'autre futur ». Les auteurs qui écrivaient sur le présent cherchaient soit à éviter de démasquer le système, soit pour le faire, ils recouraient à des moyens artistiques tels que la parabole ou l'allégorie. Cependant, leurs dompteurs comprenaient bien ces subtilités artistiques et savaient tirer profit des vérités exprimées de manière allégorique en leur faveur. Il est essentiel de rappeler qu'« Une journée d'Ivan Denissovitch » d'Alexandre Soljenitsyne a été publié avec l'autorisation de Nikita Khrouchtchev, car à l'époque, le système cherchait à aborder la question des goulags et à renverser le culte de Staline. Je doute également que le chef-d'œuvre brillant d'Eldar Shengelaia, « Les montagnes bleues ou l'histoire invraisemblable », ait échappé au regard vigilant des censeurs du régime.

Rien n'échappe au système ; simplement, de temps en temps il autorise certaines choses.

Le système cherche constamment à tirer profit de toi pour son propre intérêt.

Pour ma part, je n'ai aucune envie de me soustraire au regard de quiconque, ni de permettre que l'on profite de moi ou que l'on m'accorde des autorisations. J'ai simplement envie d'écrire avec mes propres mots que :

Là où la pauvreté et le salaire des membres du parlement augmentent proportionnellement, c'est là que réside mon pays.

La corruption y est une sorte de religion, et son apôtre est la propagande.

De quoi discute-t-on lorsqu'on aborde l'ordre du jour défini par le système ?

De 77 000 enfants qui n'ont rien à manger, si ce n'est la croissance économique et le PIB en hausse ?

Des ouvriers qui meurent en martyrs, chutant des bâtiments en construction ?

Des mineurs qui descendent dans le tunnel sans certitude de revoir la lumière du jour ?

Des prédateurs commerciaux s'enrichissant aux dépens des ludomanes ?

De familles expulsées par des organisations de microfinancements ?

De citoyens écorchés par les banques ?

De l'émigration ? Ceux qui se sont enfuis pour se sauver ? Et ceux qui n'ont pas pu s'enfuir ? Ceux qui n'ont pas pu se sauver ? La dépréciation de la vie ou l'inflation du Lari ? Ou bien la dépréciation générale du tout ?

Oui.

Je souhaite prêcher sur la dépréciation générale du tout... Non, cela a déjà été prêché.

C'est fait, accompli, c'est déjà l'ordre du jour.

Le mensonge est l'ordre du jour.

On nous le dit,

Nous le répétons,

Nous le croyons,

Et même le mensonge que nous refusons de croire est à l'ordre du jour.

Le ministre de la Culture est partial.

Toutes ses décisions sont adaptées aux intérêts de son parti politique.

L'objectif principal de ce parti est la censure.

Cette dernière se manifeste à travers le fait que le directeur de facto du Centre du Cinéma est un propagandiste de ce parti politique.

Le directeur du seul cinéma municipal interdit la projection du film « Taming the Garden » de Salomé Jashi*, un film qui dénonce les vices du système.

On nomme au poste de directeur de la Maison des Ecrivains la personne ayant voté pour la « loi russe », une loi préjudiciable à la réputation du pays. Dans les élections du recteur de l'Académie des Beaux-Arts de Tbilissi, il n'y a qu'un seul candidat en lice, le favori du ministre, et, imaginez-vous, il remporte les élections.

Je peux évoquer davantage les « vainqueurs », qu'ils se soient apprivoisés volontairement ou involontairement. Je peux également aborder ceux qui nous ont tourné le dos pour soutenir le système, tandis que nous, nous sommes restés du côté de la vérité. Parlons des artistes qui remportent les concours du ministère de la Culture mais qui sont boycottés par une grande partie des artistes. Explorons le coût de cette victoire, sachant que le mot juste survit bien plus longtemps que n'importe quelle victoire. Mes mots justes sont les suivants :

J'ai envie de prêcher sur la belle défaite.

Sur les plus valeureux vaincus.

À ceux à qui l'État a fermé toutes les portes, mais qui continuent à crier la vérité contre vents et marées.

Je souhaite parler de ces maisons d'édition qui ont réussi à maintenir le stand national Géorgien à la Foire du Livre de Francfort grâce à leurs propres moyens financiers, et qui luttent pour le futur européen de la littérature géorgienne. Je parle des professionnels du cinéma géorgien, qui se sont retrouvés sans cinémas et théâtres municipaux, mais qui projettent leurs films dans les rues gratuitement, amenant ainsi le cinéma géorgien aux spectateurs intéressés.

Je tiens à mentionner ceux qui ont été vaincus et ont été injustement licenciés des musées et qui ont réussi à prouver la vérité devant toutes les instances judiciaires.

Je parle de ces artistes libres mais vaincus, qui ont fermement cru en leurs capacités et ont proclamé haut et fort que si la culture n'est vivante et indépendante aujourd'hui, cela le sera un jour, car il n'existe pas de système qui ne sera pas vaincu par la justesse des mots.

L'art survit bien au-delà de l'artiste, et l'artiste perdure plus longtemps que le système.

Iva Pezuashvili (traduit du géorgien par Marika Megrelishvili)

*La 7^e édition du festival **Un Week-end à l'est**, consacrée à Tbilissi, capitale de la Géorgie, aura lieu du 22 au 27 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com.*

Bio express

Iva Pezuashvili, né en 1990 en Géorgie, cinéaste et auteur engagé, a gagné le prix de littérature de l'Union européenne 2022 pour « Le Bunker de Tbilissi » (paru en France en 2023 aux éditions Emmanuelle Collas dans une traduction de Marika Megrelishvili). D'une rare actualité, « le Bunker de Tbilissi » est un roman explosif, au ton rageur, cynique et déjanté, sur la période post-soviétique où les liens intrinsèques avec la Russie sont, comme en Ukraine, extrêmement complexes et privent la Géorgie d'un avenir serein, alors qu'elle se trouve aux portes de l'Europe.

Il sera présent pour une rencontre autour de son ouvrage « le Bunker de Tbilissi » (éditions Emmanuelle Collas) **le dimanche 26 novembre** à 17 heures à la Librairie polonaise, 123 boulevard Saint-Germain. Il interviendra également pour l'événement « À la rencontre d'Iva Pezuashvili et de Tamta Mélachvili : deux voix percutantes de la littérature de géorgienne contemporaine », **le lundi 27 novembre** à 16h30 à l'Inalco ; pour le film « Taming the Garden » de Salomé Jashi présenté au Christine Cinéma Club **le samedi 25 novembre** à 14h15 et le même jour en discussion avec Salomé Jashi autour des « racines perdues de la Géorgie », à 18 heures à l'Espace des femmes Antoinette-Fouque.

- **7^e édition d'Un Week-End à l'est, du 21 au 26 novembre, à la librairie polonaise de Paris (6^e arrondissement).**

C'est dans la librairie Polonaise du boulevard Saint-Germain que **Véra Michalski** (éditions Noir sur Blanc) et **Brigitte Bouchard**, ex-directrice de la collection Notabilia, ont imaginé en 2016 cet éclairage multidisciplinaire des pays de l'Est. Après Varsovie, Kiev, Belgrade, Sofia, Odessa et Budapest, la capitale géorgienne **Tbilissi** est à l'honneur. Artistes, musiciens et autrices géorgiennes, peignent des récits intimes qui rejoignent l'histoire collective du pays. « *Il y a des enjeux...*

Assistez au Festival "Week-end à l'Est"

FESTIVAL UN WEEK-END À L'EST, 7e édition

Littérature, cinéma, art visuel, concerts, débats d'idées

Du **22 au 27 novembre 2023**

Chaque année, une ville d'Europe centrale ou orientale est mise à l'honneur avec ses écrivains, ses philosophes, ses artistes, ses musiciens, ses photographes, ses cinéastes, ses chorégraphes, ses metteurs en scène... une centaine d'invités pour une quarantaine d'événements. Après Varsovie, Kiev, Budapest et Belgrade, Sofia, Odessa, c'est à Tbilissi, capitale de la Géorgie que sera consacrée la 7e édition de ce festival. Avec la réalisatrice et autrice Nana Ekvtimishvili, marraine du festival, Nino Haratischvili, dramaturge et autrice en invitée d'honneur et une carte blanche à l'auteur d'origine géorgienne Emmanuel Carrère.

Au programme, une soirée lecture et musique, « Géorgie : la voix des femmes » avec Irène Jacob », le samedi 25 novembre à 21h à la Maison de la Poésie, la projection de « Brighton 4th » de Levan Koguashvili, le dimanche 26 novembre à 18h30 au Christine Cinéma Club, « Le langage de l'exil », un dialogue avec les écrivaines Elena Botchorichvili et Kéthévane Davrichewy, animée par Julie Clarini, rédactrice en chef de la rubrique « Idées », à L'Obs, le jeudi 23 novembre à 19h à la Bibliothèque André Malraux, Paris 6....

Programme complet sur weekendalest.com

Livres à gagner :

- 1 exemplaire du **livre** de notre marraine **Nana, Ekvtimishvili, Le verger de poires** (Noir sur Blanc)
- 1 exemplaire du **livre d'Iva Pezuashvili, Le Bunker de Tbilissi** (Emmanuelle Collas)

- 1 exemplaire du livre de **Tamta Mélachvili**, *Merle, merle, mûre* (éd. Tropismes)

Places à gagner :

- 2 invitations pour la "**Soirée lecture & musique**" à la **Maison de la Poésie** « Géorgie : la voix des femmes » avec Irène Jacob. Musique : The Window le **samedi 25 novembre à 21h**

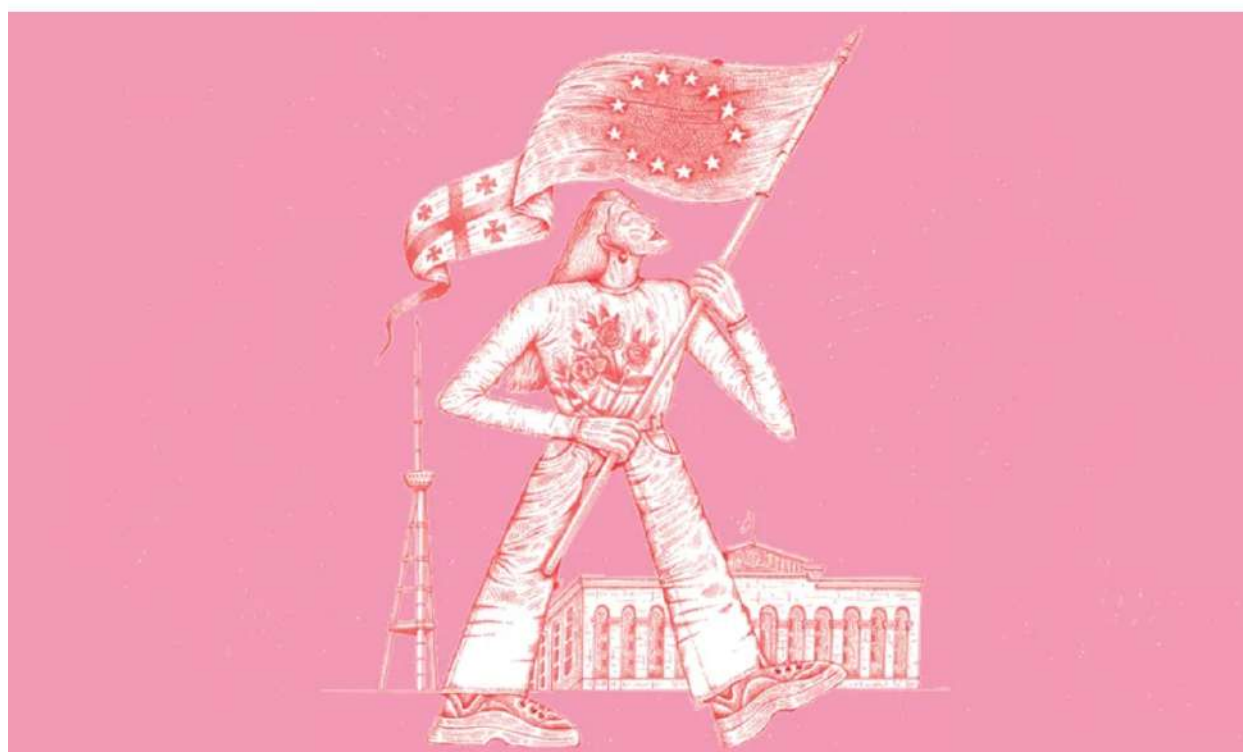
- 2 invitations pour la projection de « **Taming the Garden** » de **Salomé Jashi** au **Christine Cinéma Club** le **samedi 25 novembre à 14H15**

- 2 invitations pour la projection de « **Brighton 4th** » de **Levan Koguashvili** au **Christine Cinéma Club** le **dimanche 26 novembre à 18H30**

- 2 invitations pour la "**Soirée de clôture**" à l'**Odéon-Théâtre de l'Europe**
Débat d'idées : « Menaces de la démocratie : les artistes géorgiens en équilibre » avec Emmanuel Carrère, Nana Ekvtimishvili, Nino Haratischvili et Khatia Buniatishvili
Lundi 27 novembre à 20h

7ème édition du festival "Un Week-end à l'Est", destination Tbilissi !

Du 22 au 28 novembre 2023



7ème édition Un Week-end à l'Est: Tbilissi

© Radio France - Un Week-end à l'Est

Pour sa 7^e édition, le festival "Un Week-end à l'Est" traverse la mer Noire pour plonger dans la culture bouillonnante de Tbilissi, capitale de Géorgie. Rendez-vous des amoureux de la culture d'Europe de l'est, découvrez les artistes vibrants de la scène culturelle géorgienne ; une occasion unique de rencontrer la réalisatrice et autrice Nana Ekvtimishvili ou encore Nino Haratischvili, écrivaine et dramaturge.



Aperçu de la programmation de la 7ème édition d'Un Week-end à l'Est: Tbilissi
 © Radio France - Un Week-end à l'Est

Entre projections, spectacles, débats et expositions, laissez-vous séduire
 par l'exaltante proposition artistique de ce pays incontournable du nord
 Caucase.

« Le langage de l'exil », par Kéthévane Davrichewy

Je n'ai pas vécu l'exil dans ma chair, je n'ai pas éprouvé le déracinement. Mais l'exil a cheminé en moi. Il m'a été transmis par mes grands-parents. Il m'a constitué jusqu'à devenir un sujet d'écriture et une question d'identité : suis-je vraiment d'ici ou un peu d'ailleurs ?

La littérature géorgienne mise à l'honneur à Paris

Je suis de la troisième génération, l'exil est lointain, et pourtant, enfant, jeune fille, je ressentais cette distance, cette impression d'étrangeté souvent éprouvée par les émigrés. L'exil de mes grands-parents était politique, ils ont fui par la mer, ont pris un bateau pour Constantinople où ils ont fait escale quelque temps avant de s'installer à Paris. A Leuville-sur-Orge, pas loin de la capitale, la communauté géorgienne – pour la plupart membres du gouvernement indépendant géorgien menchevik, chassé par les bolcheviks, a recréé une petite Géorgie où ma sœur, mes cousins et moi allions enfants. *« Ils ont fait leurs valises mais, arrivés sur la terre d'exil ne les ont pas ouvertes, ils se sont assis dessus attendant le retour au pays. »* Cette image symbolique, je l'ai souvent entendue évoquée.

Le retour n'aura jamais eu lieu, rendu impossible par la création de l'URSS, les frontières se sont fermées comme les voies de communication. J'ai grandi avec des récits venus d'un pays idéalisé, éternel paradis perdu. La Géorgie était un petit pays méconnu, d'autant plus qu'il faisait désormais partie de l'Union soviétique et était assimilé plus que jamais à la Russie. À l'école, avec les amis, il fallait expliquer l'origine de mon nom et de mon prénom, non nous n'étions pas slaves, non, nous ne parlions pas russe, non la culture géorgienne ne ressemblait pas à la culture russe. Parler de la Géorgie, la faire connaître, était aussi une fierté.

Mes parents se sont rencontrés au sein de la communauté géorgienne de Paris qui était comme une grande famille. Nous les enfants, apprenions les danses, les chants, nous savions faire les « lobbies » et les « khachapuris ». Nous étions les dépositaires de leur passé, des rituels et des coutumes. Je vivais un peu en Géorgie, une Géorgie qui n'existait plus que dans l'imagination de ces exilés. Je ne parlais pas la langue géorgienne – ce que je regrette encore aujourd'hui – une langue qui était comme un secret, familière et inaccessible. La transmission de l'exil était souvent joyeuse. Cette grande famille de personnes âgées aux personnalités fortes et marquantes était d'un idéalisme forcené, ils résistaient à la simple nostalgie, ils sublimaient la douleur. Je puisais dans leur force de vie des richesses inépuisables. De leur mal du pays est née en moi une forme de mélancolie qui ne me déplaisait pas. Une conscience sensible de la perte, du temps qui fuit. Leur exil était romanesque à mes yeux et nourrissait mon imaginaire puis, mon désir d'écrire. Je me suis constituée avec lui.

« Une ode aux plus valeureux vaincus », par Iva Pezuashvili

J'ai compris plus tard la blessure profonde, la mutilation, et que ces déchirements j'en avais hérités aussi. Dans mon ascendance, il y avait une zone d'ombre, un angle mort qui me fascinait. Comment se sont-ils reconstruits ? Ont-ils parfois eu honte de leur accent ? La différence leur pesait-elle ? Se sentaient-ils illégitimes ? J'étais fière de leur passé, mais, eux, l'étaient-ils ? Nous avons peu parlé de ces questions intimes. Et c'est cette part invisible de la transmission que j'ai voulu explorer par l'écriture.

Mais n'y avait-il pas une forme d'imposture à écrire un exil qui n'est pas le sien ? Et comment l'écrire ? J'ai mis longtemps à me l'autoriser. En acceptant l'idée que leur mémoire me traverse et me constitue d'une autre façon. J'ai peur de la menace sourde de l'oubli, peur de l'illégitimité, de l'imposture, de la séparation, des valises. Dans presque tous mes livres, il est question de mémoire, de place dans le monde, de liens, de famille, de transmission. J'écris aussi pour que leur histoire laisse une trace, ne sombre pas dans l'obscurité, pour léguer à mon tour à mes enfants quelque chose de ce pays où ils aiment revenir, un siècle après leurs ancêtres. J'écris avec une âme d'émigrée pour réinventer cet ailleurs, omniprésent dans ma vie.

« Tbilissi la fantastique et la post-fantastique », par Zurab Karumidze

Je me suis approprié les souvenirs, parfois les plus cruels, j'ai essayé de les transformer pour les sublimer. Les couleurs, les odeurs, les saveurs, les sons de la Géorgie m'accompagnent et suscitent toujours une vive émotion. J'espère que la littérature a le pouvoir de la transmettre un peu.

« Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir », écrivait Marcel Proust.

BIO EXPRESSnoneNée à Paris au sein d'une famille géorgienne, **Kéthévane Davrichewy** publie ses romans chez Sabine Wespieser : « La Mer Noire » (prix Landerneau 2010, prix Version Femina/Virgin Megastore 2010, prix Prince Maurice 2011), « les Séparées » (2012), « Quatre Murs » (2014) et « l'Autre Joseph » (prix des Deux Magots, 2016). Son dernier roman, « Nous nous aimions » s (Sabine Wespieser éditeur, 2022), vient de paraître chez Points. Elle est également journaliste, collabore à l'écriture de scénarios et a écrit de nombreux livres pour enfants et pour adolescents à l'École des loisirs. La 7^e édition du festival **Un week-end à l'Est**, consacrée à Tbilissi, capitale de la Géorgie, aura lieu du 22 au 27 novembre à Paris. Tout le programme sur : weekendalest.com. Interventions de la romancière Kéthévane Davrichewy dans le cadre du festival Un week-end à l'Est jeudi 23 novembre à 19 heures à la Bibliothèque André-Malraux (Paris 6^e) : « le langage de l'exil » : discussion entre Kéthévane Davrichewy et Elena Botchorichvili. Animation Julie Clarini. Rédactrice en chef de la rubrique Idée à « l'Obs ».

Tbilissi célébrée par Un week-end à l'Est 2023 : le programme

Unweekendalest23 – Un week-end à l'Est, pour sa 7ème édition, se tourne vers Tbilissi, la capitale géorgienne, en mettant en avant la réalisatrice et écrivaine Nana Ekvimishvili comme marraine, l'écrivaine Nino Haratischvili en tant qu'invitée d'honneur, et donnant carte blanche à l'écrivain d'origine géorgienne Emmanuel Carrère.

PUBLIÉ LE :
21/11/2023 à 17:44

Hocine Bouhadjera

50
Partages

f t in ✉ 🖨



Fondé en 2016 par Vera Michalski et Brigitte Bouchard, cet événement culturel et pluridisciplinaire se déroule sur cinq jours en novembre à Paris. Chaque année, il honore **une ville d'Europe centrale ou orientale** à travers ses écrivains, cinéastes, penseurs et artistes.

De György Dragomán à Guéorgui Gospodinov

Il propose **une trentaine d'événements**, incluant des rencontres, débats, expositions, concerts et projections, dans des lieux emblématiques du Quartier Latin, ainsi qu'à la Maison de la poésie, au Théâtre du Châtelet et au Théâtre de la ville.

Tbilissi après avoir honoré Varsovie, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, et Odessa dans ses éditions précédentes.

Parmi **les participants** des éditions précédentes, on retrouve le réalisateur Béla Tarr, le cinéaste d'animation Theodore Ushev, les réalisatrices Mina Mileva et Vesela Kazakova, les écrivains Svetislav Basara, György Dragomán, Guéorgui Gospodinov, Serhiy Jadan, Kapka Kassabova, Andreï Kourkov, Hanna Krall, Goran Petrovic, les poètes Ilya Kaminsky et Boris Khersonsky, le compositeur Valentin Silvestrov, le pianiste Alexei Lubimov, l'Opéra d'Odessa, le violoniste Svetlin Roussev, la cheffe d'orchestre Oksana Lyniv et son orchestre de jeunes d'Ukraine (Ysou).

À LIRE – Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

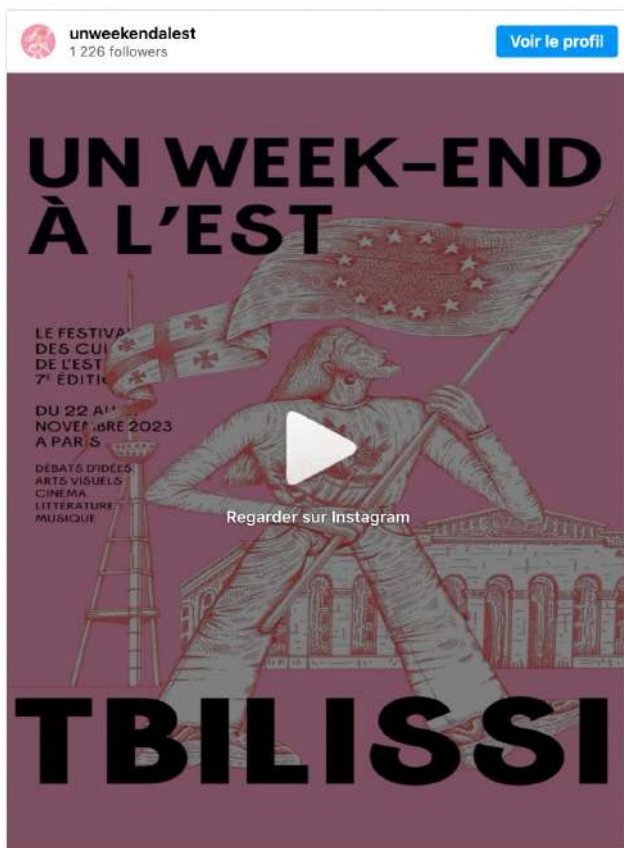
Mais aussi **les artistes** Mirosław Balka, Jacek Jarnuszkiewicz, Nedko Solakov, Igor Gusev, les photographes Goranka Matic, Eugenia Maximova, Peter Puklus, et les metteurs en scène Árpád Schilling, Vlad Troitskiy, Krzysztof Warlikowski, avec les philosophes Ágnes Heller, Volodymyr Yermolenko, et d'autres encore.

Ci-dessous, **le programme complet** :

Mercredi 22 novembre

On célèbre la culture de l'Est dans le 6e

Le festival des cultures de l'Est est de retour à Paris pour une 7^e édition consacrée à Tbilissi, capitale de la Géorgie. *Un week-end à l'Est* investit donc quelques endroits symboliques du 6^e, du 22 au 27 novembre 2023, avec débats, arts visuels, cinéma, littérature et musique. L'événement consacre notamment une carte blanche à Emmanuel Carrère, écrivain, journaliste, scénariste et réalisateur et petit-fils d'immigrés géorgiens, et nous embarque à travers de chouettes expositions dans différentes galeries, dans le Centre culturel tchèque ou encore dans la Librairie Polonaise.



Un week-end à l'Est

Du 22 au 27 novembre 2023

[Plus d'infos](#)

Cinéma, littérature, musique : le festival "Un week-end à l'Est" tisse les liens qui unissent la France et la Géorgie

Pour sa septième édition, après Odessa l'an dernier, le festival parisien « Un week-end à l'Est » met cette année à l'honneur Tbilissi, capitale de la Géorgie. L'occasion de découvrir, dans plus de vingt lieux parisiens, la création contemporaine de ce pays du Caucase, en matière de cinéma, de théâtre, de littérature, de philosophie, de poésie et de musique, tout comme ses liens intimes avec la France.

Anne Dastakian • 22/11/2023 à 11:51



Pour sa septième édition, après Odessa l'an dernier, le festival parisien « Un week-end à l'Est » met cette année à l'honneur Tbilissi, capitale de la Géorgie.
© Antoine Boureau / Hans Lucas

Repoussé l'an dernier au bénéfice d'Odessa, en raison de la guerre en Ukraine, le festival parisien [Un week-end à l'Est*](#), dédié à la partie du continent jadis confinée derrière le rideau de fer, met à l'honneur cette année pour sa 7^e édition Tbilissi, la capitale de la Géorgie. Mêlant tous les arts – cinéma, théâtre, littérature, philosophie et poésie, musique classique et populaire – mais aussi un grand nombre de débats, allant de la géopolitique actuelle, entre Russie et Europe, à l'héritage soviétique, et la problématique de l'exil, le festival présente une cinquantaine d'invités dans

plus de vingt lieux parisiens, la plupart situés dans le Quartier latin.

Sur la scène de la Scala, Leo Gabriadze, fils du fondateur d'un célébrisime théâtre de marionnettes à Tbilissi, présente du 8 ou 30 novembre le très poétique *Alfred et Violeta*, librement inspiré de *La traviata*. Une traviata qui se distingue de la version originale d'Alexandre Dumas et de Giuseppe Verdi, notamment par le fait qu'elle est transposée dans les années 1990, particulièrement mouvementées en Géorgie.

A LIRE AUSSI : [Festival "Week-end à l'Est" : Paris met à l'honneur Odessa, en Ukraine](#)

À travers une carte blanche à l'écrivain français [Emmanuel Carrère](#), qui s'est récemment rendu à Tbilissi pour suivre sa cousine Salomé Zourabichvili, présidente de la république géorgienne, ou une rencontre avec l'écrivaine Kéthévane Davrichewy, petite-fille d'émigrés géorgiens, le festival tire les fils des liens unissant nos deux pays. Une proximité qui fit choisir la France par d'éminents artistes géorgiens, tels le cinéaste Otar Iosseliani, dont une rétrospective est présentée, ou la pianiste Khatia Buniatishvili.

A LIRE AUSSI : [En Géorgie, la "loi Poutine" sur les "agents étrangers" agite le Parlement](#)

Outre les récentes productions de la musique et du cinéma contemporains géorgiens, le festival présente un important volet littéraire de ce pays caucasien, moins connu en France – hormis sans doute la célèbre écrivaine émigrée en Allemagne, Nino Haratischvili. Deux écrivains invités, Nana Ekvtimishvili et Iva Pezuashvili, sont également cinéastes, et présenteront leurs films, tandis que l'ex-dissident devenu homme politique Levan Berdzenichvili, également traducteur et spécialiste de littérature et de langues anciennes, nous régale avec *Ténèbres sacrées* (Éditions Noir sur Blanc, 2022), savoureux mélange de reportage et de fiction sur le goulag, où il séjourna à l'époque soviétique.

**Du 22 au 27 novembre à Paris.*

UN WEEK-END À L'EST, FESTIVAL OF EAST-WEST CULTURES

By Alain Berland

After Warsaw, Kyiv, Budapest, Belgrade, Sofia, and last year, in a special edition in support of Ukraine, Odessa, *Un Weekend à l'Est* sets its sights on Tbilisi, the capital of Georgia. Born in 2016, at the initiative of Vera Michalski and Brigitte Bouchard, *Un Weekend à l'Est* is a cultural and multidisciplinary event that takes place for six days from the 22nd to the 27th in Saint-Germain-des-Près (Paris 75006). Every year, a city in Central or Eastern Europe is honored through its writers, filmmakers, thinkers, and artists. For its seventh edition, visual arts are particularly highlighted, and seventeen visual artists share nine locations. Thus, there are eight solo shows and one collective exhibition that, curated by commissioner Alain Berland, bring together the best of the Georgian scene. From Vakho Bugadze, who paints large phantasmagorical canvases to blend collective memory and intimate memories (22, rue Visconti) to Natela Grigalashvili, the photographer who works on long-term documentary projects in rural areas and immortalizes the nomads of the mountainous Adjara region (Librairie Galerie Métamorphoses: 17, rue Jacob). Passing through Maia Naveriani and her virtuoso practice of drawing at the crossroads of surrealism and pop art (Espace des Femmes Antoinette Fouque: 35, rue Jacob) or the cream of the new Georgian painting with Nino Kapanadzé, Sopho Kobidze, Elené Shatberashvili (Librairie Galerie Métamorphoses, 17, rue Jacob), *A Weekend in the East* is a unique opportunity to learn more about the astonishing creativity of Georgia.

Un Weekend à l'Est

From November 22 to 27, 2023

Le festival des cultures de l'Est



Vakho Bugadze – Art Exhibition 2015 Œuvre : Tbilissi Rooms Hotel, underground parking © George Delon



Natela Grigalashvili, **The Final Days of Georgian Nomads**

Quatre ouvrages pour rencontrer la littérature géorgienne



La littérature, une frontière soluble

La rencontre entre **Levan Berdzenichvili** et **Elena Botchorichvili** sera l'opportunité d'évoquer la littérature et ses frontières. Existe-t-il des limites tangibles ? La littérature n'est-elle pas en perpétuelle évolution ? D'un côté, un écrivain, traducteur, spécialiste de littérature et de langues anciennes.

Son roman ***Ténèbres sacrées***, traduit du géorgien par Maïa Varsimashvili-Raphael et Isabelle Ribadeau Dumas (Éditions Noir sur Blanc, 2022), est basé sur des faits réels, mélange de reportage et de fiction. Il est sans doute le seul livre sur le Goulag qu'il est impossible de lire sans éclater de rire. De l'autre côté, une femme, née en Géorgie, initiatrice d'un nouveau genre littéraire, le « roman sténographique ».

Elle est l'autrice de six romans dont *Seulement attendre et regarder* (traduit du russe par Bernard Kreise, Éditions du Boréal, 2012). Leur point commun ? Défier les limites et le cadre de la littérature et créer des frontières mouvantes. (samedi 25 à 14h30)

À LIRE - La Géorgie, "une forme de résistance face à l'oppression russe"

Enfance cabossée et apprentissage de la liberté

Rencontre avec **Nana Ekvtimishvili**, réalisatrice, productrice, scénariste et écrivaine, marraine de cette édition. Son premier roman, *Le Verger de poires* (en lice pour l'International Booker Prize en 2021), paraît ce novembre aux éditions Noir sur Blanc dans une traduction de Maïa Varsimashvili-Raphael et Isabelle Ribadeau Dumas.

Dans la Géorgie post-soviétique nouvellement indépendante, à la périphérie de Tbilissi, se trouve un pensionnat pour enfants en difficulté d'apprentissage, « l'école pour idiots », comme l'appellent les gens du coin. Abandonnés par leurs parents, les enfants y apprennent la violence et le rejet.

À dix-huit ans, Lela est assez âgée pour partir, mais ne sachant où aller, elle reste et planifie son évasion et celle d'Irakli, un garçon du foyer. Lorsqu'un couple des États-Unis se propose d'adopter l'enfant, Lela décide de faire tout ce qui est en son pouvoir pour donner cette chance à Irakli. Animation : **Oriane Jeancourt**, rédactrice en chef à *Transfuge* (samedi 25 à 16h30)

***Merle, merle, mûre* : le chemin de l'émancipation**

Rencontre avec **Tamta Melachvili**, autrice géorgienne et militante féministe. Ses textes dénoncent les violences, notamment psychologiques, faites aux femmes, et se battent pour l'égalité des genres. Son œuvre est acclamée par la critique comme celle d'une « nouvelle voix très spécifique », et remarquée dans différents pays comme l'Allemagne où elle

a reçu plusieurs distinctions. Son roman *Merle, merle, mûre* (traduit du géorgien par Alexander Bainbridge et Khatouna Kapanadzé) est paru en octobre 2023 aux éditions Tropismes.

L'autrice dépeint une femme qui, après sa prise de conscience sur la mort et sa fatalité, décide de s'affranchir des conventions et de s'embarquer dans une relation amoureuse passionnelle inattendue. Ce livre a fait l'objet d'une adaptation cinématographique par Elene Naveriani et le film *Le Merle et la Mûre* sera présenté en avant-première au Festival le mardi 21 novembre (voir P.7). Animation : **Damien Aubel**, journaliste à *Transfuge*. (dimanche 26 à 15 h)

La Géorgie, entre post-soviétisme et Europe

Rencontre avec **Iva Pezuashvili**, cinéaste et auteur engagé. Il a gagné le prix de littérature de l'Union européenne 2022 pour *Le Bunker de Tbilissi* (paru en France en 2023 aux éditions Emmanuelle Collas dans une traduction de Marika Megrelishvili) et est en lice pour le prix Médicis étranger 2023.

D'une rare actualité, ce roman explosif, au ton rageur, cynique et déjanté, sur la période post-soviétique où les liens intrinsèques avec la Russie sont, comme en Ukraine, extrêmement complexes et privent la Géorgie d'un avenir serein, alors qu'elle se trouve aux portes de l'Europe. Animation : **Frédérique Roussel**, journaliste culturelle à *Libération*. (dimanche 26 à 17 h)

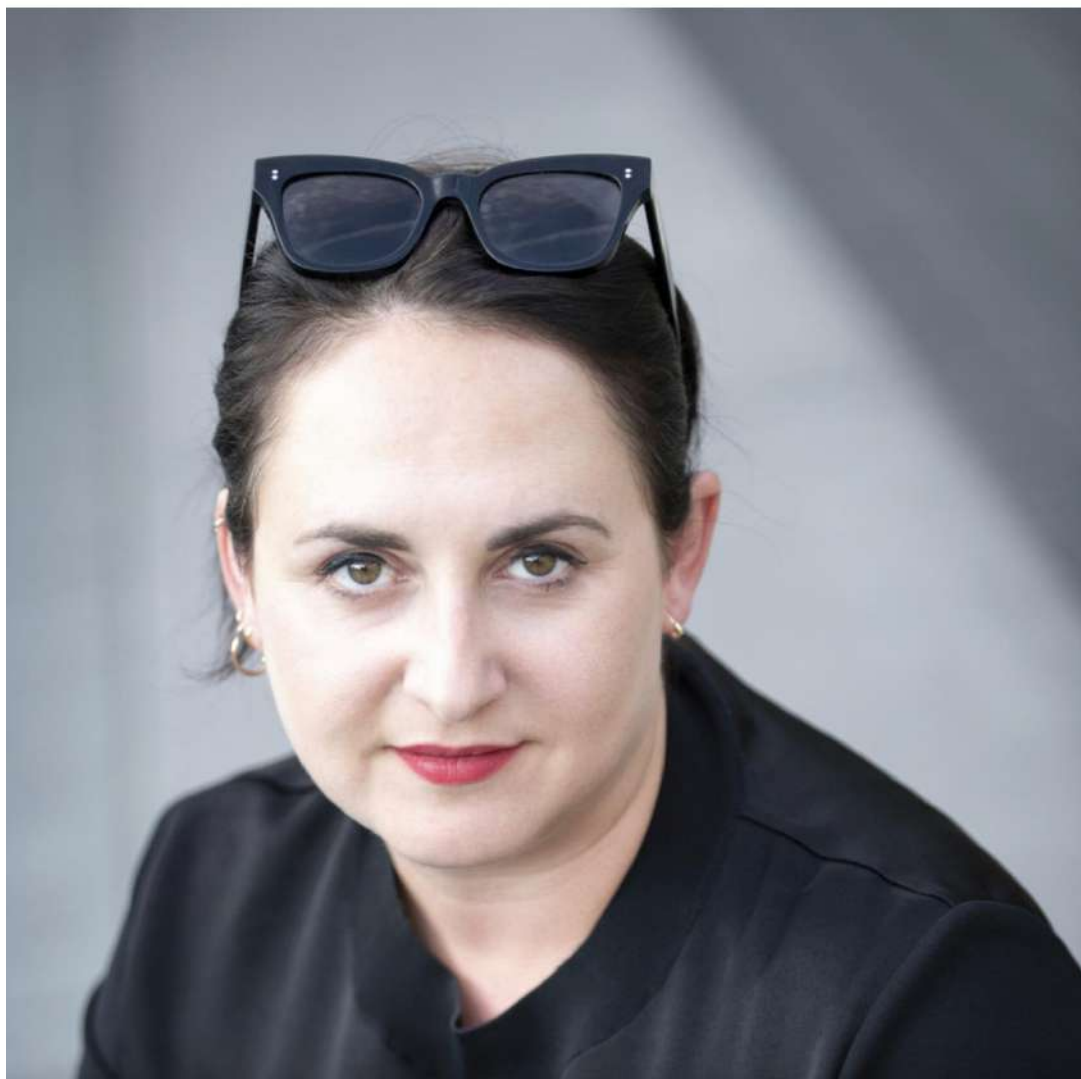
Plus d'informations sur [le site d'« Un week-end à l'Est »](#). Un extrait des différents ouvrages est proposé ci-dessous.

Crédits photo : ActuaLitté, CC BY SA 2.0

La Librairie Polonaise, 123, boulevard Saint-Germain 75006 Paris

DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

Un weekend à l'Est met le cap sur Tbilissi



Tbilissi devait être la ville phare de l'édition 2022 du festival parisien Un week-end à l'Est, mais l'invasion de l'Ukraine par la Russie en février avait bouleversé les plans des organisateurs, qui avaient finalement décidé de mettre à l'honneur Odessa. Lancé en 2016 par les éditrices Brigitte Bouchard et Adélaïde Fabre pour rendre visibles les cultures d'Europe centrale et de l'Est, le festival tient sa 7^e édition, toujours caractérisée par sa pluridisciplinarité, jusqu'au 27 novembre, avec pour marraine la réalisatrice et écrivaine Nana Ekvtimishvili, qui a notamment réalisé *Eka et*

réalisatrice et écrivaine Nana Ekvitishvili, qui a notamment réalisé *Eka et Natia, Chronique d'une jeunesse géorgienne* (2013) et qui publie ce mois-ci en France son premier roman, *Le Verger de poires* (éditions Noir sur blanc). Deux autres personnalités du monde littéraire s'associent à l'événement cette année : la dramaturge et romancière Nino Haratischwili a été choisie en tant qu'invitée d'honneur, tandis que l'écrivain, réalisateur et scénariste Emmanuel Carrère, d'origine géorgienne et cousin de l'actuelle présidente de la Géorgie, Salomé Zourabichvili, s'est vu proposer une carte blanche. Dans le domaine des arts visuels, une vingtaine de créateurs géorgiens ou d'origine géorgienne sont célébrés en galerie, au cinéma ou en librairie. La galerie Paris cinéma club consacre un *solo show*, « Définitions », au photographe Guram Tsibakhashvili, commissaire du festival de la photographie de Tbilissi depuis 2010. Cofondateur en 2007 de la Maison des photographes de Tbilissi, il occupe depuis lors le poste de rédacteur en chef de *Photo Magazine*, première publication spécialisée du Caucase. La librairie galerie Métamorphoses réunit quatre femmes de générations et de champs artistiques différents : Natela Grigalashvili, photographe documentaire indépendante dont les clichés témoignent du quotidien des habitants de la Géorgie rurale ; la peintre Nino Kapanadze, tout juste diplômée des Beaux-Arts de Paris ; la peintre, photographe et dessinatrice Sopho Kobidze, fondatrice de l'organisation artistique multidisciplinaire Obscura Platform ; et la peintre Elené Shatberashvili, installée en France depuis 2018. Dans le salon David d'Angers de la mairie du 6^e arrondissement, Guela Tsouladze, figure de la diaspora géorgienne en France, intervient de son côté avec une exposition personnelle, « Pas de jour sans point ».

weekendalest.com



Emmanuel Carrère.
© Photo Francesco Martavini/Éditions Gallimard.



Nana Ekvitishvili.
© Photo Nino Sopromadze.



La lettre du vendredi **À l'Est, du nouveau**

Cédric Enjalbert publié le 24 novembre 2023 3 min

« J'ai fait hier **"un week-end à l'Est"**. Je ne suis cependant pas parti très loin : je me suis fait une toile dans le centre de Paris. Un film projeté dans le cadre d'un festival dédié à la culture de l'Europe de l'Est. La septième édition de cet événement annuel a commencé mercredi et s'achève lundi, avec pour invité Tbilissi. En fait, sauriez-vous placer cette capitale sur une carte ?

C'était un jeu dans les bars, avec les amies géorgiennes, quand nous avions vingt ans : demander, après quelques bières, aux clients de placer le pays sur une carte. En général, il finissait coincé quelque part entre la Hongrie et la Bulgarie, et rarement à sa place, aux portes de l'Asie, entre la Russie, l'Azerbaïdjan, l'Arménie et la Turquie. Depuis, le pays a gagné en notoriété et sa capitale paraît désormais aussi attractive que Berlin. J'y suis moi-même allé quelques fois, guidé par ces amies. Elles étaient adolescentes dans les années 1990 et ont bien connu l'atmosphère joliment rendue par la cinéaste **Nana Ekvtimishvili** dans *Eka et Natia*

(2013), une *"chronique d'une jeunesse géorgienne"*. C'est le film que j'ai vu hier, qui suit la trajectoire de deux jeunes femmes de 14 ans en 1992, éprises de liberté dans un univers post-soviétique où la violence est partout : celle de la guerre en [Abkhazie](#), celle des rues et des règlements de compte, celle des familles, exacerbée par le machisme et l'alcool. La situation a depuis changé, et le pays s'est libéré de l'influence soviétique pour se tourner vers le projet européen. Mais...

Identifie-t-on vraiment mieux la situation de la Géorgie ? Un drapeau européen figure, flagrant, sur l'affiche du festival. Je l'avais vu avec curiosité flotter devant des bâtiments officiels, jusque dans les hautes montagnes de [Svanétie](#), à mille lieues de la capitale. Le pays reste pourtant loin d'être membre de l'Union européenne, même si la Commission européenne a rendu un avis favorable sur sa candidature le 8 novembre dernier. Cette décision va dans le sens d'une population majoritairement pro-européenne et contre l'extension de l'influence russe, dans un pays qui redoute de connaître le destin ukrainien. Cependant, la Géorgie reste divisée. Car si la présidente **Salomé Zourabichvili**, une ancienne diplomate française, se tourne résolument vers l'Europe, le gouvernement, porté par le parti "Rêve géorgien", se pose en rupture avec l'Occident et en faveur du projet eurasiatique poutinien. Cette tension géographique et politique entre des racines européennes et l'emprise russe sera d'ailleurs le sujet du romancier **Emmanuel Carrère** (cousin de la présidente Zourabichvili et qui vient de publier [Un roman géorgien](#) dans la nouvelle revue *Kometa*) ; il dialoguera avec des artistes géorgiens, lors d'[une soirée pour clore le festival](#), lundi.

Finalement, jusqu'où l'Europe s'étend-elle ? Plusieurs critères ont été avancés – la limite cartographique des monts Oural, l'ancrage judéo-chrétien ou l'héritage grec, un certain modèle de construction politique... – mais une définition convaincante reste celle d'**Edmund Husserl**. Dans [La Crise de l'humanité européenne et la philosophie](#), le philosophe avance en effet que cette entité est moins une réalité géographique qu'un "esprit". Selon lui, *"une dimension supranationale d'un genre entièrement nouveau a pu alors surgir. Je veux bien entendu parler de la figure spirituelle de l'Europe. Elle n'est plus, désormais, une juxtaposition de nations différentes qui ne s'influencent que par filiation ou par des conflits commerciaux ou politiques. Bien au contraire, un nouvel esprit tirant son origine de la philosophie et des sciences particulières, un esprit de libre examen et produisant ses normes à l'aune des tâches infinies parcourt l'humanité, crée des idéaux nouveaux et infinis."* À ces idéaux, les artistes géorgiens

invités ce week-end ne donnent-ils pas forme, précisément ? [À vous de voir ! »](#)

➤ [Recevez la *newsletter* quotidienne et gratuite de *Philosophie magazine* dans votre boîte mail. Et pour profiter de tous nos articles, choisissez l'offre d'abonnement payante qui vous convient le mieux.](#)

Tbilissi, "la ville bateau qui danse sur les flots"



« Avec **Pierre Gripari**, j'ai voulu que ce qui était cher aux enfants français devienne aussi connu et familier aux enfants géorgiens », se souvient-elle. Une implication qui la poussa également à réaliser des illustrations pour accompagner l'œuvre en géorgien.

Après **des études de philologie** à l'université de Tbilissi, où elle avait grandi, Maïa Varsimashvili-Raphael a soutenu une thèse de littérature comparée en France, lançant déjà une première passerelle entre les deux langues et les deux mondes.

Cette année, elle a traduit le premier roman de Nana Ekvtimichvili, **Un verger de poires** (avec Isabelle Ribadeau Dumas), marraine de l'édition 2023 du festival Un week-end à l'Est — les cinéphiles ont pu découvrir son long-métrage Eka & Natia, Chronique d'une jeunesse géorgienne en avant-première de l'événement.

Mettre la capitale géorgienne à l'honneur implique de plonger dans son histoire, que la traductrice connaît bien. « *Au cinquième siècle, Tbilissi a remplacé Mtskheta comme capitale de la Géorgie. Pendant le Moyen Âge, la ville a souvent été le théâtre d'invasions, subissant les assauts répétés des Perses et des Ottomans. Ces périodes de conflits ont façonné Tbilissi, la rendant résiliente face aux adversités.* »

En plus de son rôle défensif, Tbilissi a également été **un centre culturel majeur en Géorgie**. Cette ville multinationale a servi de terreau fertile à l'avant-garde, particulièrement dans les années 1920. C'est aussi à cette époque que Tbilissi a été confrontée à l'invasion de l'Armée rouge, en 1921, marquant le début de l'ère soviétique en Géorgie.

« *Il a fallu attendre la chute de l'Union soviétique pour que Tbilissi retrouve son statut de capitale d'une Géorgie indépendante. Aujourd'hui, la ville est en pleine transformation. Les voyageurs sont souvent étonnés par son caractère dual, car Tbilissi se trouve au carrefour de l'Orient et de l'Occident. Cette position unique se reflète dans son architecture et sa culture.* »

Au début du siècle, on pouvait voir dans ses bazars un mélange de styles orientaux et, juste à côté, des bâtiments de l'Art nouveau. « *Cette dualité, cette spécificité, est ce qui rend Tbilissi si unique et fascinante. Elle incarne un mélange de deux mondes, deux cultures, qui coexistent et se complètent, offrant aux visiteurs une expérience riche et variée.* »

L'auteur qui en parle le mieux, peut-être, en puisant dans une image profondément rimbaldienne, c'est le romancier Grigol Robakidze (1880-1962) dont elle avait traduit en 2020 *La mue du serpent*. « Mille vents s'abattent sur la ville. Détachée de l'orient, arrivée à un carrefour, elle n'a pas pu atteindre l'occident et s'est arrêtée à mi-chemin la ville bateau danse sur les flots. »

Un ouvrage préfacé par Stefan Zweig, admiratif de l'auteur.



ActuaLitté

Tbilissi, ville exposées...

SOUNDCLOUD

Share

24:23

68

Privacy policy

Crédits photo : Maïa Raphael

DOSSIER - Pour 2023, Un Week-end à l'est invite Tbilissi, capitale de la Géorgie

Temur Babluani : « La pression du régime soviétique a rendu les Géorgiens unis et solidaires »

Guillaume Narguet



Temur Babluani ©Guillaume Narguet

Temur Babluani est réalisateur, acteur, scénariste géorgien, connu principalement en France pour deux films, *le Soleil des insomniaques*, qui a remporté entre autres l'ours d'argent à Berlin en 1993, et *l'Héritage*, co-réalisé avec son fils Gela. *Le Soleil, la lune et les champs de blé* (aux éditions du Cherche Midi) est son premier roman, sur lequel il a travaillé de 2013 à 2018 et qui a obtenu un grand succès en Géorgie. Il narre l'histoire, sur une cinquantaine d'années (de 1968 à nos jours), de Djoudé Andronikachvili, un jeune Géorgien de Tbilissi,

fil de cordonnier, qui, à la suite de mauvaises rencontres et de coups du sort, sera contraint de mener une vie d'errance, des prisons et camps de travail en Sibérie aux hôpitaux psychiatriques du Kazakhstan, jusqu'à son retour, non dénué d'embûches, dans sa patrie trente ans plus tard. A-t-il été oublié ou l'attend-on encore ?

Né en 1948, Temur Babluani a connu la déstalinisation, l'URSS de Khrouchtchev à Gorbatchev, la fin du bloc soviétique, la guerre civile géorgienne qui s'est ensuivie et l'arrivée du capitalisme sauvage. Il revient pour Zone Critique, et à l'occasion de son passage à Paris pour le festival Un Week-end à l'est, sur la genèse et la portée de son roman. Entre épopée et tragédie, *le Soleil* est une vaste fresque romanesque, véritable Odyssée d'Homère en pays soviétique, qui plonge dans les plus noirs instincts de l'Homme tout en ne perdant pas de vue que seuls l'amour, la famille et la fidélité pourront le sauver de l'abîme et lui permettront de ne jamais abandonner l'espoir.



Temur Babluani, Le Soleil, la lune et les champs de blé

Guillaume Narguet. Cet ouvrage est votre premier roman. Quel a été l'élément déclencheur de son écriture ? S'agissait-il d'une idée de scénario pour un éventuel film ou aviez-vous dès le départ l'idée de faire de cette histoire un roman ?

Temur Babluani. J'ai commencé à rédiger ce roman quand je résidais en France. Je disposais alors de suffisamment de temps pour me consacrer à l'écriture. Et comme j'avais le mal du pays, je ressentais une certaine nostalgie de la Géorgie, ce qui a été propice à l'émergence d'histoires qui me sont venues à l'esprit d'elles-mêmes. Je me suis remémoré des épisodes de mon enfance, de ma jeunesse et j'ai souhaité coucher tout cela sur le papier pour en composer un récit. Je ne me suis pas dit sur le moment que je voulais à tout prix en faire un roman ou un scénario. J'ai simplement laissé courir ma plume à partir de mon expérience. Et voilà le résultat.

GN. L'histoire de Djoudé est une aventure épique, triste, dure et émouvante à la fois. Peut-on voir, dans un premier temps, votre roman comme un récit de survie au sein d'un régime oppresseur et un récit d'initiation d'un adolescent qui devient un homme après avoir traversé de nombreuses expériences ?

TB. Les régimes dictatoriaux que j'ai connus formataient l'individu et sa psychologie. Certaines personnes étaient rétives à ce formatage et n'arrivaient pas à composer avec ces régimes ; elles entraient donc en opposition, voire en conflit, et il y avait quelque chose de quasi animal dans leur opposition, y compris inconsciemment. Malgré tout, tout le monde devait se plier à cette autorité. Si certains parvenaient à passer entre les mailles du filet et à préserver un tant soit peu leur individualité, la plupart se conformaient à la loi pour entrer dans le moule et leur caractère, leur libre-arbitre, se dégradaient inévitablement. C'est cela que j'ai voulu montrer, à travers le parcours d'un jeune innocent qui va traverser diverses expériences traumatisantes pour devenir en effet un homme. Mais il en sort brisé.

GN. Avez-vous puisé dans vos propres souvenirs pour décrire la réalité de l'URSS sous Khrouchtchev et Brejnev ? Quel a été votre rapport avec le système dictatorial soviétique ? Y a-t-il des éléments autobiographiques ?

TB. Des éléments autobiographiques, oui, mais qui ne relèvent pas forcément de mon histoire personnelle. J'ai puisé mon inspiration dans des anecdotes relatives à mon environnement ou à mes amis, des événements qui se sont déroulés à l'époque de ma jeunesse, dans mon quartier. Par exemple, j'avais un ami à l'école primaire qui a été envoyé par la suite en camp de travail en Sibérie, il y est resté vingt ans. Bien plus tard, je l'ai croisé dans un studio de cinéma, il s'est présenté à moi mais je ne l'ai pas reconnu sur le coup. Quand il a décliné son identité, j'ai été très ému et en même temps heureux de le retrouver. Nous avons passé de longs moments ensemble à ressasser le passé. Un jour, il m'a demandé : « Te rappelles-tu

cette fille qui habitait le quartier ? » ; je ne voyais pas du tout à qui il faisait allusion. Puis je me suis souvenu et je lui ai appris qu'elle était décédée il y avait longtemps de cela. Nous nous sommes alors promenés dans les rues de Tbilissi et je l'ai conduit, à sa demande, devant l'ancienne maison de cette fille qu'il fréquentait dans sa jeunesse. Il se recueillait la nuit devant cette maison et se remémorait les moments qu'il avait passés avec elle. Cela m'a servi d'inspiration pour les retrouvailles de Djoudé avec sa fiancée Manouchak. Et ce n'est qu'un exemple des nombreuses anecdotes que j'ai réutilisées à mon profit pour les fictionnaliser.

Quant à mes rapports personnels avec le pouvoir, je me plaçais dans la logique d'une complète indifférence à son égard. Je tâchais de m'éloigner le plus possible des fonctionnaires du régime et de ne pas avoir affaire à eux. En contrepartie, le régime m'a beaucoup ignoré également et m'a même exclu de nombreuses choses. Nous étions donc dans une ignorance mutuelle, même si, au quotidien, j'étais obligé de composer avec ces contraintes.

Je vais vous donner un exemple : mon premier film, *la Migration des moineaux*, réalisé en 1980, avait été relégué au placard. Quand Gorbatchev est arrivé au pouvoir (Chevardnadzé était alors le chef d'Etat en Géorgie), il a appelé ce dernier depuis sa datcha sur la mer Noire et lui a demandé de lui soumettre tous les films géorgiens qui avaient justement été oubliés sur une étagère de ce placard. Ils lui ont donc été envoyés avec un interprète qui faisait la traduction synchrone car ils n'étaient pas sous-titrés en russe ; parmi ces films se trouvait le mien. Moi qui avais toujours eu maille à partir avec les studios de cinéma, je me suis retrouvé courtisé du jour au lendemain par tous les studios géorgiens qui me demandaient des scénarios. Je ne comprenais pas ce revirement soudain ; puis j'ai eu l'explication par le traducteur, qui m'a rapporté la chose suivante : Raïssa, l'épouse de Gorbatchev, qui avait regardé mon film avec lui, s'était écriée en voyant le personnage principal : « Voilà comment on doit se comporter ! Ça, c'est un homme ! ». Et Gorbatchev a ensuite appelé Chevardnadzé en

lui disant tout le bien qu'il pensait du film ; ce dernier a appelé à son tour les studios en leur demandant de me remercier, ce qu'ils ont fait et ils sont subitement devenus très sympathiques avec moi. C'est donc comme cela que tout s'est décanté. Dix ans après, *la Migration* a été présenté à la Semaine de la Critique à Cannes, ce qui était exceptionnel car seuls de nouveaux films peuvent faire partie de la sélection. Ce que j'ai appris par la suite, c'est que les responsables du Festival de Cannes avait demandé à de nombreuses reprises à voir mon film, à sa sortie, et on leur avait rétorqué à chaque fois qu'il n'existait pas.

GN. Vous évoquez le déboulonnage de la statue de Staline et le XXe congrès du PC en 1956 : s'agit-il d'un souvenir d'enfance ? Quel rapport la Géorgie entretient maintenant avec Staline, l'enfant du pays ?

TB. Je me souviens en effet de cet événement que je décris dans mon roman, même si j'étais très jeune. Je voyais les chars défilier dans les rues, les gens fuir devant eux... Je ne comprenais pas bien ce qu'il se passait. Staline était géorgien, ainsi que Beria. C'est à eux que l'on doit la concrétisation du projet de bombe atomique soviétique ; *a posteriori*, on peut se demander si c'était une bonne chose d'avoir une telle représentation géorgienne au sein du pouvoir soviétique... Les rapports des Géorgiens avec Staline équivalent à peu de choses près à ceux qu'entretiennent les Corses avec Napoléon : ils ne l'admirent pas forcément mais ils reconnaissent la figure de l'homme. Pour moi, ce n'est pas un sujet majeur. Il reste des gens qui ont des bustes de Staline chez eux mais il n'a pas porté la Géorgie dans son cœur quand il était au pouvoir et n'a rien fait spécifiquement pour elle.

GN. Djoudé, qui est sans doute le personnage le plus humain du roman, passe par de terribles épreuves. Ainsi, il est confronté aux plus noirs instincts des hommes, qu'il s'agisse d'actes de cruauté, de barbarie, voire de cannibalisme. En cela, il met en lumière toute la complexité de l'âme humaine. Était-ce pour vous un moyen de mettre

en valeur le côté très humain de Djoudé, avec sa vulnérabilité, ses forces et ses faiblesses, dans un monde *a priori* très hostile ?

TB. Cela s'est fait tout seul, je n'ai pas essayé de détacher ce personnage en particulier. Dans toutes les histoires que j'ai pu recueillir auprès de mes connaissances, il y avait, malgré les terribles expériences vécues par ces personnes, un côté humain toujours présent en eux, qui était en mesure de les rassembler et qui rendait possible un partage, une communion. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas réfléchi à une mise en valeur spécifique du personnage car il faut considérer cela comme un tout : la cruauté perpétrée par certains personnages, voire leur inhumanité apparente, font justement partie de la difficulté à être humain.

GN. *Le Soleil* est aussi un roman d'amour ; en effet, le moteur qui tient Djoudé en vie durant son exil est l'amour qu'il porte à sa fiancée, Manouchak. On pourrait y voir une sorte d'*Odyssée* d'Homère moderne où Djoudé serait l'aventureux Ulysse et Manouchak la fidèle Pénélope. Est-ce une référence que vous pourriez revendiquer ?

TB. Oui, je suis d'accord avec cette interprétation. Djoudé est seul au monde, il se rattache à cet amour et ce qui fait sa force, c'est justement cette capacité à aimer, qui n'est pas donnée à tout le monde. On ne trouve pas cela chez tous les êtres humains. L'homme n'est fort que tant qu'il reste capable d'aimer, d'éprouver un sentiment amoureux qui lui donne une raison de vivre et d'espérer.

GN. Cette aptitude à l'amour le fait également souffrir, mais elle en fait un homme à part entière, contrairement aux bandits pour qui seuls l'honneur et le respect comptent et qui ne se donnent pas, comme vous l'écrivez, « la peine de comprendre ce qu'il y a dans le cœur d'un homme ». S'il faut tirer un enseignement de votre ouvrage, serait-il celui-là ?

TB. Chaque lecteur pourra tirer les enseignements qu'il voudra. tout dépend

Chaque lecteur pourra tirer les enseignements qu'il voudra,

du point de vue qu'il porte sur la vie, même si la puissance de l'amour est réellement la force du personnage. C'est

tout dépend du point de vue qu'il porte sur la vie, même si la puissance de l'amour est réellement la force du personnage

un choix purement subjectif de mise en scène, qui adopte une certaine perception du monde à travers les yeux de Djoudé. Or, les autres personnages, qu'on découvre au gré de leurs actions pas forcément recommandables, ont très bien pu, eux aussi, connaître les affres de l'amour. Mais dans cette disposition des choses, nous ne le saurons pas. Il faut également prendre en compte la forte dose de fatalité, de coups du sort, qui affectent les personnages, et en premier lieu Djoudé.

GN. C'est peut-être justement en cela que le roman, en plus d'être une épopée, peut s'apparenter à une tragédie grecque : le héros, très passif, subit son destin et le récit s'achève sur une note tragique, qu'on ne révélera pas.

TB. Il avoue, à la dernière page : « Ma vie s'est écoulée sans que je sois vraiment impliqué dedans ». Il n'y a participé qu'à travers les émotions qu'il a ressenties, sans être maître de son destin. Et l'amour fonctionne sur le même principe : il fonctionne indépendamment de notre volonté, il nous saisit sans qu'on s'en rende compte.

GN. Djoudé est une éternelle victime : ses séjours successifs en prison ou dans des camps ne sont jamais de son fait ; comme il le dit lui-même : il n'a jamais tué personne. Ce n'est que lorsqu'il se décide à tuer une personne, responsable de ses tourments et qu'on ne nommera pas pour conserver le suspense, que sa vie change radicalement et de manière positive. L'acte de tuer est donc, paradoxalement, fondateur.

TB. Ce personnage représentait les souffrances que Djoudé a vécues ; c'est comme si ces souffrances demandaient réparation, exigeaient une réponse qui s'est matérialisée dans cet acte. Il l'a perpétré sans penser aux

conséquences, comme s'il obéissait à un instinct. Sa vie ayant été, malgré lui, façonnée par cet homme et les décisions néfastes qu'il a prises, il a voulu l'affronter et régler ses comptes avec le passé, comme les Géorgiens ont pu régler les leurs avec leur propre passé.

GN. Le rêve occupe une place importante puisque c'est par le rêve que Djoudé communique avec Manouchak, sa famille ou ses amis. Il peut aussi être sombre, c'est le cas par exemple quand Djoudé songe qu'il est en Chine et qu'il est surveillé par un corbeau, annonciateur de mauvaises nouvelles. Que représente le rêve pour vous ? un espoir ? un moyen de s'évader ? une sorte d'oracle ?

TB. Je dirais tout cela. Le rêve est un oracle, une forme d'évasion et aussi un moyen de communication. C'est surtout une grande partie de la vie, sans laquelle le réel n'est pas envisageable. Pour le rêveur, il y a toujours de l'inattendu, il ne sait pas à quoi s'attendre et se laisse emporter par ces apparitions, ces images qui l'accompagnent tout au long de sa vie. Concernant le cauchemar auquel vous faites allusion, il m'a été inspiré par une rencontre avec un employé du studio de cinéma où je travaillais. Une nuit, j'ai rêvé de lui et j'ai passé une très mauvaise journée le lendemain ; quelques jours après, j'ai rêvé de nouveau de lui alors qu'on n'était pas spécialement proches et j'ai encore passé une mauvaise journée. Je me suis demandé qui il était vraiment, il hantait mes nuits et sabotait mes journées, il devait y avoir une explication. Cela s'est reproduit encore et encore. Quelques jours après le dernier rêve, je l'ai retrouvé dans une cafétéria, il s'est installé à ma table et je n'ai pas pu m'empêcher de le prendre à partie et de lui demander ce qu'il me voulait, à la fin ! J'ai été très ferme et je lui ai dit : « Ne viens plus dans ma tête, je ne veux plus te voir ! ». Il n'a rien compris mais depuis, je ne l'ai plus jamais revu dans mes rêves. La vie ne supporte pas l'artifice, c'est quelque chose de très organique.

GN. D'autres thèmes sont très développés dans votre vaste fresque : ainsi, la famille, l'hérédité occupent une grande place, y compris dans

vos films (comme *l'Héritage*). Si les liens de Djoudé avec sa famille semblent a priori compliqués, il finit par se rendre compte de l'amour que son père lui porte. Cela montre-t-il que, malgré l'oppression du régime politique, les rackets de la mafia, les dangers multiples, la famille reste le lien le plus fort ?

TB. Je suis tout à fait d'accord. Dans la société géorgienne, et c'est toujours vrai aujourd'hui, la famille occupe une place extrêmement importante et les liens entre les membres d'une même famille sont très forts. C'est le socle de toute la société. Ma grand-mère, par exemple, qui habitait à la montagne en Svanétie dans le Caucase et qui a passé toute sa vie là-bas, était le chef de famille, la matrone. Elle tenait les rênes d'une main de fer et n'exerçait aucune discrimination : tout le monde était logé à la même enseigne. Elle me disait, ainsi qu'à ses autres petits-enfants : « Que Dieu ne vous donne jamais plus d'argent que de conscience ». J'avais aux alentours de cinq-six ans et je me souviens encore des leçons que ma grand-mère me dispensait et qui définissaient une sorte de ligne de conduite morale. Les valeurs avec lesquelles les Géorgiens grandissent sont celles de la famille ; elle repose sur deux choses : le sens des responsabilités et l'amour. Sans cela, on ne sait plus comment se comporter en société et tout part à vau-l'eau.

GN. La famille et l'hérédité induisent les questions de transmission et d'identité. Les personnages du livre se cachent très souvent sous de fausses identités, sont tirillés par les non-dits, ce qui ne doit pas être dit tout haut. Cette difficulté à se forger une identité, dans le cadre d'un régime totalitaire, a-t-il eu des stigmates sur l'affirmation de l'identité géorgienne ?

Paradoxalement, la forte pression qu'exerçait le système pour étouffer tout particularisme rapprochait les gens et créait une sorte de solidarité

TB. Cette question est intéressante car elle concerne toutes les strates

sociales, chacune ayant ses particularités et ses aptitudes à la liberté. Mais ce qui unit tout le monde, c'est l'affirmation d'une identité géorgienne, le fait d'être capable de s'identifier en tant que géorgien. Le système soviétique niait ces identités et ces particularismes au profit d'un centralisme russe où tout se décidait à Moscou. Il était vital pour nous de ne pas oublier nos racines et ce qui faisait notre différence afin que cela ne disparaisse pas. Cette notion est restée forte, même si, officiellement, on se taisait. Les Géorgiens formaient des communautés : dans l'armée soviétique, dans les prisons, dans les villes et villages d'URSS où ils se retrouvaient. On était animé d'un sentiment de solidarité qui nous permettait de ne pas nous noyer dans la masse. Paradoxalement, la forte pression qu'exerçait le système pour étouffer tout particularisme rapprochait les gens et créait une sorte de solidarité. L'histoire de la Géorgie, qui reste encore méconnue, est indissociable de la volonté de survie face à l'adversité, au rouleau compresseur de l'oppression.

GN. A ce titre, vous écrivez justement : « Ça faisait une éternité que je n'avais vu autant de Géorgiens réunis. Ils avaient l'air piteux. Le regard perdu, plein de déception, sans aucune trace de désinvolture ni d'allégresse. Je ne reconnaissais plus mes compatriotes. »

TB. Par rapport aux autres peuples soviétiques, les Géorgiens vivaient dans des conditions qui restaient malgré tout plutôt favorables, dans l'insouciance, peut-être en raison d'un caractère « méditerranéen ». Puis, après la chute de l'URSS et l'écroulement de toute l'infrastructure économique et sociale, cet état d'esprit s'est volatilisé. Le peuple s'est retrouvé en proie à une perte de repères : les gens ne travaillaient plus, les valeurs étaient remises en question. Il n'y avait même plus d'électricité les premiers temps ; difficile de rester de bonne humeur dans ces conditions...

GN. Les guerres extérieures (comme en Afghanistan en 1979 ou en Tchétchénie en 1999), la guerre civile géorgienne en 1991 et la guerre d'Abkhazie de 1992 à 1993 apparaissent en arrière-plan du roman.

Dans quelle mesure ont-elles aussi joué un rôle dans l'affirmation de cette identité ?

TB. L'influence a été extrêmement lourde. La guerre est par définition dévastatrice et cela s'est ressenti de manière très dure sur les conditions de vie des Géorgiens. Avec la guerre civile, les gens se sont retrouvés du jour au lendemain sans repères ni infrastructures, ils ne comprenaient plus rien. Ils rêvaient de liberté mais il a fallu la payer très cher.

GN. On se rend compte que la corruption, omniprésente sous le régime soviétique, n'a pas disparu avec l'arrivée de la démocratie. La mafia est toujours présente, peut-être sous une forme différente, plus propre sur elle et l'administration n'est pas mieux lotie. Ainsi, le bandit Trokadero est porté aux nues en tant qu'homme d'affaires et mécène. Rien n'a changé, si ce n'est que le communisme a cédé la place au capitalisme. Comme vous l'écrivez : « Aujourd'hui, les riches se moquent de la tradition ». Diriez-vous que la fin de l'URSS n'a pas nécessairement coïncidé avec des lendemains heureux ?

TB. La corruption était l'aspect le plus détestable de l'URSS et elle lui a survécu, surtout durant les premières années du nouveau régime. Elle était inévitable, on y était confronté tous les jours et c'est sur cela que reposaient le pouvoir, l'économie, l'administration... On a fait du chemin depuis ces années sombres. Mais on est toujours dans le processus de transition : le communisme est tombé, le *wild capitalism* est arrivé et nous sommes en train d'essayer d'appréhender cette nouvelle réalité. Cela prend du temps. Nous devons apprendre à mettre derrière nous ces histoires de corruption, qui sont aussi liées aux problématiques liées aux frontières.

GN. Après avoir tenté de refaire sa vie en Géorgie, Djoudé, devenu vieux, est contraint de s'exiler. C'est un constat d'échec. N'y a-t-il pas, malgré tout, de place pour l'espoir ?

TB. Pour mon personnage, retrouver la sérénité d'esprit sur sa terre natale à ce moment-là était difficile en raison des coups du sort qui se sont

acharnés de manière répétitive sur lui. Il craignait que les démons du passé revinssent le hanter, au point de le conduire à une issue fatale. L'exil est comme la somme totale de ses peurs, qui se sont accumulées au fil de sa vie. Il a été contraint à l'exil malgré lui et son choix de fuir ne fait que le maintenir dans cette voie, comme une sorte de cercle vicieux dans lequel la fatalité l'enferme. Mais l'important pour lui, c'est de retrouver une bonne fois pour toutes la paix de l'esprit.

GN. Avez-vous pris pour modèles des œuvres de la littérature géorgienne ? Ou une figure tutélaire en particulier ?

TB. Il y a un écrivain que j'apprécie particulièrement et dont la vision du monde a beaucoup influencé la mienne, c'est Vaja Pchavéla, un berger qui composait ses poèmes dans les montagnes et qui descendait ses manuscrits à Tbilissi pour les faire publier. Mais je pense aussi à l'un des pères de la littérature géorgienne moderne, Nikoloz Baratachvili. Il y a eu des figures fortes et qui ont eu un retentissement important. Un de nos textes fondateurs a été écrit au VIIe siècle, donc la littérature géorgienne est très ancienne.

GN. Une adaptation de votre roman en film est-elle prévue ?

TB. De nombreuses propositions m'ont été soumises, mais je ne les ai pas acceptées. Si mon fils Gela a envie de le faire, pourquoi pas. Mais j'en ai fini avec la réalisation. Ou alors peut-être le ferons-nous tous les deux, en collaboration.



photo d'un camp de travail en Sibérie

- Temur Babluani, *Le Soleil, la lune et les champs de blé*, à paraître en janvier 2024, éditions du Cherche Midi

 [Imprimer cet article](#)

Category : [Entretiens](#) · [Littérature](#) · Tags :

Un week-end à l'Est... en plein Paris !

Célébrant les cultures des pays de l'Est pour la septième fois, le festival "**Un week-end à l'Est**" a décidé de mettre à l'honneur, pour cette saison, les richesses de Tbilissi, capitale de la Géorgie. Ayant comme mantra la découverte et les échanges mutuels entre les deux Europes pour lesquelles "a priori" tout oppose et favorisant l'enrichissement culturel, artistique, ce rassemblement s'étendant du mardi 21 novembre au lundi 27 novembre, était un beau point de départ pour tous les curieux de la capitale. Se focalisant sur **6 dimensions** à la fois cinématographique, littéraire, musicale, architecturale, théâtrale et picturale, il aura permis de mettre en lumière les richesses de la région choisie.



Artistik Rezo vous aura donc couvert la soirée du mercredi 22 novembre avec le concert des Chamgeliani Sisters accompagnées de leurs *amis* au sein de la chapelle des Petits-Augustins dite chapelle des Beaux-Arts de Paris. Vêtues d'habits traditionnels aux couleurs rouge, bleu et vert, Ana, Eka et Madona Chamgeliani ont commencé leur représentation seules, sur la scène rectangulaire située au fond de la nef. Cadre idyllique pour tout amateur d'art grâce aux copies de Michel-Ange disséminées un peu partout et notamment d'un immense *Jugement Dernier* jonché dans l'obscurité accompagné d'un *Colleone* de Verrocchio et Leopardi nous faisant face à eux deux, le tableau semblait aller de pair avec l'osmose du moment. Ainsi, et connu pour son chant polyphonique classé au patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO, la Géorgie alterne entre répertoire profane et sacré.

Les Chamgeliani Sisters alors complétées par Levan Bitarovi et Zoé Perret, ont interprété des chants originaires de Svaneti et d'autres régions géorgiennes, passant d'une ballade en hommage à deux frères héros dite *Sozar Tsio* à un chant inspiré de la mythologie svane sur l'histoire d'amour entre un chasseur et la déesse Dali dit *Bail betkil* à une ode à la nature des montagnes de Tusheti dit *Shen chem tusheto*. Quelques instruments passèrent également devant nous comme le chonguri et le chuniri. Dès lors, le son était correctement réglé, nous permettant de saisir plus aisément les nuances de ce chant ancien à la confluence du populaire et du solennel dans ce lieu sacré.



La soirée se termina d'une agréable manière où tous ensemble, public et artistes, nous nous mirent à chanter de concert.

Nous souhaitons donc remercier le festival ainsi que l'agence de communication [Heymann Associés](#) pour leur accueil et confiance donnée !

Un week-end à l'Est conviera l'Arménie et Erevan en 2024



Toute l'équipe du festival tient à exprimer sa gratitude envers toutes les personnes qui ont contribué à la réussite de cet événement, **en commençant par le public**. Celui-ci a été encore plus nombreux cette année, toujours animé par une curiosité et un enthousiasme remarquables.



Emmanuel Carrère aux Beaux-Arts de Paris

Sont également et grandement remerciés tous les invités - artistes, cinéastes, comédiens, écrivains, musiciens, architectes - pour avoir partagé leur créativité, leur passion et leurs engagements.

Le tout avec une pensée particulière adressée à **Nana Ekvtimishvili**, **marraine exceptionnelle** de cette édition, qui a su écouter chacun et s'investir avec ferveur et bienveillance. Elle pense aussi à Nino Haratischwili, l'invitée d'honneur dont la pensée énergique a illuminé la scène de l'Odéon, et à Emmanuel Carrère pour son soutien précieux et infailible.



Lisa Batiashvili et Giorgi Gigashvili à l'Eglise Saint-Germain-des-Près

L'équipe salue le travail essentiel **des interprètes et des traducteurs** présents lors du festival, ainsi que celui des bénévoles et de toute l'équipe organisatrice. Elle remercie sincèrement les partenaires pour leur soutien et leur confiance, ainsi que les lieux d'accueil et leurs équipes.

Impatiente de retrouver le public l'année prochaine pour la 8e édition du festival, qui **mettra l'Arménie à l'honneur** avec la ville d'Erevan comme invitée du 20 au 25 novembre 2024, l'équipe se projette déjà vers cet événement futur.

Crédits photo : Maia Naveriani à l'Espace des femmes - Antoinette Fouque

© Un week-end à l'Est

Blackbird, blackberry, ou l'amour dans le pré géorgien

Anne Dastakian • 13/12/2023



Une scène de "Blackbird, Blackberry" d'Elene Naveriani.
Alva Film / Takes Film

Basé sur l'excellent livre éponyme de Tamta Mélachvili (*Merle, merle, mûre*, Ed. Tropismes, 237 P., 22 euros) le film *Blackbird, blackberry*, réalisé par la jeune Géorgienne Elene Naveriani, raconte avec finesse et douceur, et non sans humour, l'éveil un brin tardif à la sexualité et l'émancipation d'une provinciale quasi quinquagénaire prénommée Ethero. Superbement interprétée par Eka Chavleishvili, avec d'hypnotiques plans fixes sur ses magnifiques yeux noirs, Ethero mène une vie tranquille et réglée dans sa petite boutique, où elle vend lessives, shampoings, teintures et autres produits de beauté. Ainsi, sa clientèle est presque exclusivement féminine, et lui épargne les visites de potentiels harceleurs. Car au fin fond du Caucase, le machisme est pour le moins répandu...

La Géorgie à fleur de peau

15 décembre 2023 5 mn

En un beau et long week-end parisien, la septième édition du festival « Un week-end à l'Est » nous a fait rencontrer la culture géorgienne. Après Budapest, Varsovie ou Kiev, la ville invitée du 22 au 27 novembre était Tbilissi. Une quarantaine d'auteurs et artistes, des cinéastes, photographes, peintres, poètes ou musiciens, et surtout des écrivaines, ont discuté, présenté leurs œuvres dans une quinzaine de lieux du Quartier latin, devant un public abondant. Une découverte ! Peu connue en France, la culture géorgienne s'y est affirmée moderne, parfois postmoderne, et proche de nous. Jusqu'au romancier français Emmanuel Carrère, qui est revenu sur ses origines familiales généralement ignorées. Il est, a-t-il dit, « un quart géorgien » ! Pour donner une idée de ce grand et passionnant tour d'horizon, dont la grande romancière [Nino Haratischwili](#) était l'invitée d'honneur, nous évoquerons ici deux écrivaines et une cinéaste.

Tamta Mélachvili | *Merle, merle, mûre*. Trad. du géorgien par Alexander Bainbridge et Khatouna Kapanadzé. Tropism éditions, 238 p., 22 €

Nana Ekvtimishvili | *Le verger de poires*. Trad. du géorgien par Isabelle Ribadeau Dumas et Maïa Varsimashvili-Raphael. Noir sur Blanc, 160 p., 16 €

Elene Naveriani | *Blacbird, Blackbury*. Film en salle le 13 décembre.

Durée : 1 h 50

Ces femmes s'adressent à nous franchement, sans éviter les sujets jugés scabreux. Tanta Mélachvili, notamment, romancière acclamée dans son pays et féministe. Son roman part d'un merle fascinant qui met en péril la vie d'une gourmande qui s'appelle Etéri, une femme de quarante-huit ans, qui trébuche en le regardant voler alors qu'elle ramasse des mûres succulentes sur la rive escarpée d'un torrent. Elle tombe et frôle la mort. On entend ses confidences dans le roman écrit à la première personne.

Elle vit seule dans une bourgade rurale, avec ses habitudes et ses cancans, employée d'une droguerie où les femmes se retrouvent pour bavarder. Elle nous dit : « *Même si j'ai déjà un pied dans la tombe et que mon sang coule à peine, comme une source après une longue sécheresse, mes ovaires picotent au début de mes règles, comme ils le faisaient lorsque j'étais encore jeune.* » C'est la première phrase de *Merle, merle, mûre*, qui invite le lecteur dans l'intimité d'une femme vierge. À son âge ? Oui, et séduite par un livreur du même âge. Ils ont échangé des regards et ce jour-là, après la mort évitée et la livraison de paquets de lessive, les voilà au fond du magasin. « *C'est tellement agréable de me serrer contre lui* », la « *peur de la noyade, de la mort* » disparaît. « *Ce n'est pas moi, c'est mon corps qui me dicte ce que je dois faire, je ne suis plus qu'un corps, ou plutôt plus qu'une chatte.* » Elle découvre son désir : « *J'ai si chaud entre mes jambes, si chaud, tout mon corps sent à quel point ma chatte s'est ouverte. [...] Je tends ma main vers sa bite, dont la rigidité et la chaleur me font peur, me font trembler mais je ne suis qu'une chatte...* » On l'aura compris, elle perd sa virginité.



Affiche du film « Blacbird, Blackbury », de Elene Naveriani (Détail) © Alva Film Production

Ces phrases « *m'ont immédiatement séduite* », explique, lors d'une rencontre au festival, Elene Naveriani, réalisatrice de cinéma. Elle en a fait *Blacbird, Blackbury*, un film sélectionné cette année à la Quinzaine des cinéastes de Cannes. Présenté en avant-première lors de ce week-end à l'Est, il offre une incarnation convaincante d'Étéri et une mise en scène inattendue de ces corps cinquantenaires, nus et aimants, enlacés au fond d'une boutique. Le film ne fait pas qu'adapter le roman – chacun conservant son langage –, il communique avec lui par des images et des visages. Les corps filmés avec douceur font écho au langage cru du roman. L'œil de la réalisatrice caresse la sensualité de ces êtres amoureux, de leur peau, tandis que l'écrivaine préfère aux métaphores et autres procédés habituels le fait de nommer leur chair sans ambages. La Géorgie est prise à fleur de peau dans un jeu entre le plaisir et la mort d'où naît une femme

libre, quels que soient les potins ou l'avenir post-soviétique de ce monde rural faussement paisible.

Un peu plus tard, dans les années 1990, arriveront ce que la romancière et cinéaste Nana Ekvtimishvili appelle « *les années sauvages* », quand l'effondrement de l'Union soviétique secrète la guerre civile en Géorgie. S'installe alors un « *rêve bizarre* », un quotidien envahi par la pénurie (nourriture, électricité...) et l'abondance des armes. Elle l'a vécu jeune adolescente dans la rue de Kertch, dans la banlieue de Tbilissi, où se situe son roman. Après la guerre, raconte-t-elle dans un entretien à la *Gazette* du festival, « *beaucoup de gens possédaient des armes comme si de rien n'était* », y compris des adolescents. « *La violence était omniprésente, une menace permanente.* » Moins visible dans son roman au titre enchanteur, la violence est une tension diffuse dans ce qui apparaît comme une chronique de la vie d'un groupe d'enfants jugés anormaux. Le verger de poires est un lieu où les poires sont immangeables et, apprend-on dès les premières pages, un repaire pour les plus grands enfants qui s'adonnent à des rapports sexuels.

Contribuez à l'indépendance de notre espace critique

[Faire un don](#)

En fait, tout se passe à « *l'école des idiots* », un internat dans cette rue, qui accueille des handicapés mentaux et principalement des enfants abandonnés. Le récit s'accroche à deux personnages émouvants, Lela, une jeune fille de dix-huit ans qui a décidé de rester pour devenir gardienne du portail d'entrée, et un garçon de neuf ans, Irakli, qui attend toujours sa mère qui lui a promis de venir le chercher pour l'emmener au bord de la mer. Il parvient quelquefois à la joindre au téléphone, elle n'a jamais le temps de lui parler plus que quelques secondes. D'autres sont battus, ou disparaissent sans avertir. Des filles sont violées dans le dortoir, comme cette adolescente d'allure très féminine. De jeunes enfants la coincent, lui tiennent les bras et les jambes écartées, et plusieurs garçons la violent.

D'autres, comme Lela, subissent des entreprises plus durables mais discrètes de la part d'un professeur qui la convoque et baisse son pantalon.



Nana Ekvimishvili © Nata Sopromadze / Maison des écrivains de Géorgie

Les liens avec la population alentour sont troubles, les riverains se méfient ou les exploitent. Ce qui n'empêche pas Lela, qui a pris Irakli sous sa protection, de faire des rêves. Dans ce monde sans libertés, sorte de résumé de la société des « *années sauvages* », Lela envisage de partir en Allemagne après avoir tué le professeur qui la viole régulièrement. Irakli, de son côté, devrait partir en Amérique. Deux retraités américains sont en effet venus faire leur marché dans l'institution et ont choisi, moyennant finances, d'adopter ce garçon de neuf ans. Réaliseront-ils ces rêves ? C'est le suspense du récit, dans une atmosphère d'espoir, avec des personnages qui se font des illusions. L'issue sera bien sûr à la hauteur – violence,

détresse, chagrin – de cette société déglinguée que même les chiens refusent en temps de canicule, « *ils limitent leurs mouvements au strict minimum : ils se déplacent lentement en suivant les ombres rampantes, se recroquevillent sous elles en cachant leur museau dans leur pattes et méditent une fois de plus sur leur vie singulière, sans but, sans nom, et sans papier officiel...* ». Un refus des hommes, finalement.

La Géorgie que suggèrent ces deux romans, comme l'avaient fait ceux de Nino Haratischvili parus en français il y a deux ans, est cruelle derrière des attraits séduisants et de beaux personnages. Quand on pense au « rêve géorgien », il ne vient pas à l'idée que ce pourrait être un parti politique. C'est pourtant le cas. Emmanuel Carrère nous le rappelle dans son « *roman* » publié par la toute nouvelle revue *Kometa*, clinquante, à gros moyens et aux intentions louables. C'est celui de l'oligarque russe qui s'est acheté le pays ! Et fait croire qu'il lui veut du bien ! À l'écoute de sa cousine Salomé, ancienne diplomate française devenue présidente de la Géorgie, Carrère voyage par monts et par vaux à travers une Tbilissi politique et sociale (un peu), accompagné d'une « *fixeuse* » plutôt critique, et découvre « *un État schizophrène* » face, par exemple, à la Russie menaçante, « *disant une chose, en pensant et faisant une autre* ». Et il se révèle lui-même en train de rompre avec son passé russe, « *un désarroi* » qui le pousse à se demander si son « *engagement tout neuf pour la Géorgie ne tient pas aussi à ça : un transfert d'une partie de mes racines vers l'autre, parce qu'un vide s'est creusé, parce que j'aimais la Russie et que, si choquant qu'il soit de dire ça s'agissant d'un peuple tout entier, on peut encore aimer quelques Russes, mais on ne peut plus aimer la Russie* ». Comme ce contact avec la culture géorgienne donne des forces !